

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

ENTRE(NT) LES FEMMES
SUIVI DE
LA QUATRIÈME PERSONNE DU SINGULIER

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR
EMILIE CANTIN

NOVEMBRE 2009

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement n°8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Merci à celles et ceux qui m'ont offert leur temps, un bien si rare et si précieux, pour s'occuper de celle que je devais délaissier un peu pendant l'écriture de ce mémoire, tout particulièrement Karine et Maman.

Merci à Lori Saint-Martin pour l'intelligence sensible ; merci d'avoir généreusement accepté de m'aider dans ce projet et de m'avoir nourrie de lectures qui vivront toujours en moi.

Merci à Shawn Huffman pour la confiance et le goût du risque.

Merci à Lili-Alizé d'être arrivée dans ma vie et de l'avoir bouleversée. C'est toi qui as donné à l'écriture son sens et sa destination. Je suis choyée d'être ta maman.

Merci à Martin, mon allié... Je te remercie de ce que tu m'as offert dans les dernières années, ton temps, ton amour, des souvenirs, des rigolades et la chance de devenir meilleure. *Tu n'es pas l'homme que je rêve, tu es l'homme qui marche.*

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ.....	iv
<i>ENTRE(NT) LES FEMMES</i>	1
<i>LA QUATRIÈME PERSONNE DU SINGULIER</i>	102
I - Inégalité systémique.....	103
II - Androcentrisme.....	108
III - Subjectivité et expérience spécifique.....	120
IV - Au-delà du linéaire et du binaire.....	138
V - L'ensemble des parties, plus que le tout.....	152
VI - Jusqu'à toi.....	164
BIBLIOGRAPHIE.....	169

RÉSUMÉ

Entre(nt) les femmes est une courtepoinTE d'histoires de femmes : leurs souvenirs, les vies qu'elles ont créées, leurs confidences, leurs échanges, leur héritage... Il était plusieurs fois, les femmes. L'entrelacement de leurs histoires parle du passé qui coule dans leurs veines comme le futur s'ancre dans leur ventre. De la grand-mère à la fille, de la conception à la naissance et, en parallèle, le passé et la vie d'autres femmes : les souvenirs de celle qui porte une enfant sont l'écho des voix qui vivent en elle. Les femmes entrent dans la mémoire, avec la force des discours refoulés et bafoués. Longtemps réduites au silence, leurs histoires émergent et viennent rejoindre le présent de la grossesse. Ou est-ce l'inverse?

La Quatrième personne du singulier explore l'incapacité du langage androcentriste à exprimer les expériences spécifiques de femmes. À travers l'exemple de la maternité, cette réflexion met à jour les zones d'indiscrutable de l'expérience humaine et les limites conceptuelles d'un système binaire pour expliquer le monde.

Mots-clés : sexisme de la langue, féminisme, maternité, littérature au féminin, fragments, création, égalité

ENTRE(NT) LES FEMMES

À Lili-Alizé et à toutes celles qui lui ont donné vie.

*Je souhaite que le vent de ton nom porte loin les
mots de ta voix...*

Je t'ai vue, à 80 ans, acheter une nouvelle voiture, déménager dans un endroit que tu aimais et décider de vivre comme tu le souhaitais. L'important dans la vie, ce n'est pas de ne pas souffrir, de ne pas avoir mal ; l'important, c'est d'être capable de se relever, après être tombée. Tu marches. Debout, droite.

Les mains de Lili ont séché à l'air. Dans le liquide, ça pouvait encore aller, mais sa peau, la première, n'a pas pu survivre à l'air froid de novembre. Sa protection s'en allait. La première.

Quand je suis née, il faisait tempête. Ta naissance me rapproche de la mienne, elle me rapproche de mon humanité, du temps qui passe - et du peu de temps qui reste. Tu ne me voles pas, comme je le prévoyais. Tu m'envoies ailleurs.

Le gars avec qui j'ai couché hier n'est pas parti, il est dans la cuisine, en train de me faire un café. Il dit, le plus normalement du monde : « C'est prêt! Ça te dérange si je me douche ici? »

On dirait qu'il s'installe. Pour la première fois de ma vie, j'ai envie de le laisser faire.

Quand il est arrivé, elle fermait.

On est en 1963.

Elle nettoie le comptoir, elle lave la machine à faire de la crème glacée molle, elle remplit les contenants de noix.

Elle a dix-sept ans.

Il s'assoit sur les banquettes devant elle et attend qu'elle le regarde.

Il en a seize et une assez bonne confiance en lui.

Elle le voit du coin de l'œil et décide de l'ignorer. Pourquoi lui faciliterait-elle la vie? Elle s'occupe maintenant des cerises. Sa main ne tremble pas, elle en a vu d'autres.

Est-ce que tu sors?

Ça dépend si quelqu'un m'invite.

Quand est-ce que tu vas avoir fini?

Vers 11h30.

Je vais être ici à 11h15, je vais me changer, je reviens.

C'est ça.

Ma mère aime encore l'ironie. Et elle couche encore avec lui, parfois, pour se rappeler de bons souvenirs. Elle ne s'est jamais crue obligée de lui dire qu'il était le père de l'un de ses enfants.

J'aime chercher mon linge après avoir fait l'amour.

On a commencé où, donc? Ici.

Sur le grille-pain, mon chandail.

Ne pas attendre.

J'ai vu un bel homme sous moi tout à l'heure. J'ai
aimé son torse, sa peau.

On ne sera jamais allées boire un verre ensemble. Je souhaitais. Je pensais. « Après, on verra, le désir s'en ira de lui-même ». Au lieu de cela, tu restes tout comme je t'ai inventée.

Un jour, je te dirai que j'ai écrit des centaines de pages, et le livre portera ton nom. Peut-être qu'à ce moment, tu comprendras.

Quand je t'inviterai sur mon corps, je te forcerai à déménager. Je t'épouse tout de suite, jusqu'au jour où je te le demanderai. Tu restes dans ma tête.

Je sens déjà que tout y est.

Si j'avais su que je te portais, *toi*, durant ma grossesse, je n'aurais rien pu faire. Ni sauter, ni courir après l'autobus, ni prendre un cinzano moitié-moitié pour fêter. Je serais restée les jambes croisées en espérant ne pas éternuer. Je te taquinai, je donnai des petits coups sur mon ventre pour te faire bouger et tu ne répondais pas, tu te cachais dans un autre coin de mon ventre. Quand j'ai vu tes yeux me regarder, la profondeur de ton regard m'a changée. Je n'arrive pas à croire que j'ai déjà eu le sens de l'humour.

Un texte féminin commence de tous les côtés à la fois, ça commence vingt fois, trente fois.

Je jouis, donc j'existe. Et non seulement j'existe dans l'avenir de ma pensée, mais j'existe terriblement dans le présent incarné de mon corps. Moi qui vis dans ma tête et dans le futur, moi, je retourne sauvagement dans mon corps-au-présent. Présent-au-monde. Je suis une être-là, je jouis maintenant et mon existence s'ancre avec fracas dans la réalité de mes sens.

J'ai la force de mon désir et je lance mon corps dans ses retranchements. Je le pousse de l'intérieur, je deviens un trou noir qui aspire et va imploser (je joue au destin et je le sais).

Je sais que mon contour est précis et que je suis complète. Ma peau s'étire, mes poils se dressent, mon corps se dilate et reprend le présent de sa respiration. Je jouis, je suis là.

Ma fille, je te fais.

Tout à l'heure, en classe, je me suis mise à avoir des palpitations, des tremblements, des sueurs. Je ne respirais plus. J'avais l'air de faire une crise de panique. Et comme je me disais que j'étais en train de faire une crise de panique, je faisais une crise de panique...

Je suis sortie.

Je ne respirais pas mieux après avoir marché un peu. Je suis montée chez elle presque par hasard et je lui ai dit, pour toi. Elle était heureuse de me donner tous ses vêtements de maternité. Et elle m'a dit : « Moi aussi, j'avais le souffle court, c'est normal ». Alors, j'ai eu moins peur. (Je crois que je dois arrêter le café, ça ne me fait pas de bien en ce moment. Je déteste l'idée. C'est comme changer de personnalité. Avant, ça me donnait des envies de vivre pas possible, la caféine.)

Il est arrivé de l'église, avait jase avec le curé. Ils avaient décidé ensemble que tu étais paresseuse, ton plus jeune avait déjà deux ans. Tu avais vingt-six ans et cinq enfants. Tu as encore la voix qui tremble en me le racontant. Je ne sais pas quoi répondre.

On a fait le compte ensemble. On a mis toutes tes grossesses bout à bout et ça faisait plus de dix ans au total. Pendant plus de dix ans de ta vie, tu as vomi en préparant chaque repas, parce que l'odeur des pommes de terre bouillies t'était insupportable (et que c'est ce qu'il y avait de moins cher).

Je pousse sur mes yeux.

Je maintiens la pression

Je te vois.

Il s'est collé contre toi. Tu ne voulais pas de lui. Il est sorti tout de suite après.

Tu n'as pas vraiment choisi. Tu as pris une mèche de cheveux, il y avait de la statique dans tes cheveux. Tu as coupé. Mal et croche. Recoupé ailleurs. Et ailleurs. Tu as un peu accroché ton cou. Pas vraiment un peu.

Tu as eu du mal à dormir. Il y avait du sang et des cheveux dans ton lit.

T'es arrivé(e) dans ma tête hier. En fait, tu y étais déjà, mais tu cohabitais avec un doute aussi gros que toi. Hier, tu es apparu(e). J'ai tremblé, j'ai fait vite, je suis sortie, je suis allée chercher les sucres que j'avais achetées pour offrir à ton papa quand je saurais qu'il allait en devenir un. Je lui ai montré mon petit présent. Il a dit : pourquoi? J'ai pointé la salle de bains, je savais qu'il comprendrait. Je tremblais. Je ne savais pas quoi dire. Enfin, tu étais là, la deuxième petite ligne rose.

J'ai tout à coup beaucoup de questions sur mon ventre.

« Je ne le sais pas si je suis aux femmes, j'ai jamais essayé ». Les mots foncent sur moi et surchauffent mes oreilles.

C'est comme si elle m'embrassait. Ce n'est pas pour racoler, je ne crois pas, mais je sens que je glisse vers elle, que je vais mettre ma main sur sa cuisse.

Juste toucher.

Je n'ai pas envie de l'embrasser, juste la toucher.

La table est plus grande que tout à l'heure, m'accoter, me rapprocher de son visage.

J'ai envie de rire, pour lui montrer mes dents.

J'ai envie qu'elle me trouve désirable.

Me touche un sein.

Mes talons martèlent le sol, je me sens rougir, mon bassin tremble, j'ai soif. Je crois qu'il faut que je t'embrasse, que je mette une main dans tes cheveux et une autre sur ta hanche. Si je ne te touche pas, je vais étouffer.

Un poids sur la poitrine descend, descend, durcit et réchauffe tout le corps. Mon esprit se fixe sur un seul endroit. Ta bouche.

Jusqu'à hier, on t'appelait « Humpty Dumpty », mais tu n'es déjà plus un œuf. Je n'arrive pas à croire qu'on aura cohabité dans mon corps, toi et moi, et que tu n'en garderas aucun souvenir.

Je ne sais toujours pas ce que je pense de toi. Pour le moment, je préfère rire un peu.

LePapa m'a vue pleurer de ne pas te voir. Il entend aussi mes mots d'amour à ton oreille. Il sait que je n'en reviens pas d'être ta mère. Il rit du cynisme disparu et de l'ironie envolée. Il dit : « On aura de la difficulté à l'envoyer à l'université ».

Difficile de dire ce qui m'empêche de respirer. Le
plancton dans mon ventre ou l'angoisse.

(Quelque chose a éclaté dans mon cerveau.
Je n'ai pas vu de lumière, il n'y a eu aucun bruit.
Mais je sais bien.)

La blouse a dit : « Les médicaments sont contrôlés, elle n'a rien à craindre. Cette pilule-là, c'est pour l'aider à se sentir mieux, mais elle constipe, alors celle-là, c'est pour l'aider à aller aux toilettes.

Elle peut marcher de long en large de ce couloir. Elle va vers la fenêtre et elle revient. Mardi prochain, le centre organise un atelier de gravure sur cuir, elle pourra faire un bracelet. Ses mains sont encore très agiles ».

(Et puis, l'autre semaine, ce sera... je ne sais pas ce que ce sera.)

Pourquoi il faut que tu écrives ta mémoire?

Elle est debout dans la cuisine, elle lave les assiettes du souper et se sert de son pied pour endormir l'enfant dans la berceuse. Il y a déjà quelques heures qu'elle le sait : elle donnera naissance ce soir. Elle n'est pas pressée, le travail avait été si long la dernière fois. Une longue contraction interrompt le mouvement de son pied, lui fait lâcher la grande poêle de fonte qui, en retombant dans l'eau, éclabousse le plancher. Elle se plie, s'accroche au comptoir. Elle est seule au monde. Elle a conscience de l'enfant qui dort maintenant, elle ne veut pas crier, mais ça déchire, ça déchire. Ses doigts agrippent le linge à vaisselle et elle mord dedans. Ça y est, elle va mourir. La même peur que la première fois. Cette douleur imprévue, insupportable, ignoble. Elle s'accroupit, pousse.

Ma mère est née dans la cuisine, à la frontière de la nuit noire, à la rencontre du courage et de la solitude, dans le sang de ma grand-mère et les bulles de savon.

Tu me racontes une histoire avant de t'endormir.

Je me sens immensément forte quand j'écris et
tellement vulnérable quand tu es dans mes bras.
Être mère est l'état le plus fragile que j'aie jamais
expérimenté.

Vendredi dernier, j'ai mis un de mes écouteurs sur mon ventre, j'ai visé ton oreille... je sais bien que c'était inutile.

J'essaie de croire que tu es là et que je te rencontrerai un jour. Ici, il n'y a que moi qui sache. Personne ne peut dire que tu es là, personne ne peut comprendre, deviner. Je suis fatiguée, j'ai toujours envie de pleurer, je doute de ton existence, j'ai mal aux seins. Tu ne donnes pas de preuve. Ce n'est pas ta faute, tu n'as pas de jambe. Pendant encore deux mois, je n'aurai pas de signe de toi, que des effets secondaires. Et sans compter que tu peux décider d'une seconde à l'autre de foutre le camp. (C'est tabou : on ne parle jamais de ça.)

Hier (ne lis pas), j'ai fait l'amour. J'ai joui et puis mon ventre s'est déchiré. Des pincements, des contractions. J'ai pensé que tu partais, j'ai pleuré. LePapa a été magnifique. Il a mis ses deux mains sur mon ventre pour le réchauffer et me calmer. Il m'a dit que tu ne partais pas, que ce n'était pas ça. Je suis contente que ce soit lui, ton papa.

Je me souviendrai toujours de ces années de conversation autour d'un repas. On parle, on se lève, on parle, on vide la table, on parle. Pas de « prends le sel, je m'occupe de ce qui va au frigo ». On n'a pas de temps pour ces échanges prosaïques. On s'exécute comme si on avait toujours vidé la table ensemble et la conversation s'écoule, fluide et intelligente. Quand je nous vois faire ça, chaque fois davantage, j'ai envie de faire des enfants avec toi.

Ton ventre a déjà connu deux cessez-le-feu. Tu lui avais dit, peu importe ce qui arrive, je ne repasserai jamais par là. Trop de dommages. Trop de larmes et de regrets. Trop d'absences à moi-même, trop de peut-être, peut-être pas. Trop de pétales de marguerites effeuillées.

Tu ne savais pas que ça ne prendrait que cinq mois.

Aucun mauvais calcul, trou, oubli, tu ne sais pas ce qui s'est passé.

Pas de marguerite cette fois. Mais cette petite punaise nichée que déjà tu sens s'étirer.

Oslo, ton futur ami poilu, se prélassa sur mes genoux. Il offre au rayon de soleil son ventre doux. Je pense à mon frère qui aime tant ce chat. À sa dernière visite, il m'a expliqué quelque chose avec les rayons du soleil et deux verres qui réfléchissent, je te raconterai. On peut créer un endroit sans soleil en pleine lumière.

...

Parfois, la physique, je trouve que c'est métaphorique.

J'irai prendre un café et écrirai toute la nuit. Je ne sais plus s'il sera un jour possible de retourner me coucher. La fatigue ne viendra plus jamais d'elle-même. Réveil caféine et sommeil somnifère. Me défoncer en dedans, plus personne pour me retenir.

Combien de temps encore pour revenir de la peine? Pour comprendre que c'est de la peine, me pardonner d'en avoir, savoir que je ne te remplacerai pas parce que j'ai vieilli. Parce que tu mentais aussi.

Il me faut un musicien. (Ou un mathématicien.)
Muse. Quelqu'un qui aura compris l'infini.

Il me faut aussi enlever de mes hanches le poids du passé des femmes qui m'ont précédées et découvrir pourquoi les femmes que j'aime se protègent autant.

(Laisse-moi pour que je sache.)

Tes gilets avec trous me regrettent encore, j'en suis certaine. J'aurais pu leur donner notre odeur. S'il y avait eu un nous, si tu avais bien voulu qu'il y ait autre chose qu'elle et toi.

Vite du lithium.

Éplucher nos oranges le matin. Découvrir que tu es différente.

Non, tu restes sur ton avance de mystère.

Moi, j'ai sauté par la fenêtre et demandé après.

(Je voudrais bien écrire des histoires drôles, grand-maman. Je voudrais beaucoup. Je voudrais arrêter de mettre moi et toi dedans. Mais je ne sais pas comment. Et toi non plus.)

Depuis ton arrivée, je t'écoute regarder. J'ai mal à mes points de suture. Je t'aime tellement que je n'ai même plus envie de fumer.

Quand ton regard se pose sur moi, j'ai l'impression que tu vois tout ce que j'ai été. Ça brouille les limites de ce que je suis.

J'ai entendu ton cœur dans le creux de mon bassin, à gauche. LePapa dit que j'étais prête à t'entendre. En fait, je reconnaîtrais ce bruit-là n'importe où. Je trouve que c'est une course de chevaux. Il dit que j'ai rougi. Faut comprendre, ça faisait dix semaines que je faisais quelque chose en ayant l'impression de ne rien faire. (Et que je ne faisais rien d'autre, je n'en avais plus la force (ou l'envie)).

Je dors beaucoup. Je vomis dans ma douche tous les matins. Ensuite, je mange un bol de céréales que je vomis aussi. Puis, je prends l'autobus et j'ai toujours peur de vomir à l'arrêt. Ça arrive parfois. Je ne peux plus aller déjeuner au resto parce que le service n'est jamais aussi rapide que la nausée et c'est trop humiliant.

Et là, première nouvelle : tu as un cœur qui bat.

Ton silence est achevé. Tu ne parles pas encore, mais tu n'es déjà plus silencieuse de ce silence qui a fait fondre mon cynisme et mon détachement. C'est cliché de se laisser toucher mais je n'y peux rien. Ton silence comme la seule valeur de vérité. Tu vivais si fort et ton corps n'en savait encore rien. Ton silence, ta douceur, tes sommeils et ta confiance. Tant de choses qui disparaîtront. Tu sursautes à mes éclats de rire, tu cherches mon sein dans tes sommeils, tu parles à la grenouille suspendue au-dessus de ta table à langer. Tu apprends tous les jours et je reste là, à ne pas croire que j'existe dans cet espace. Je suis l'ombre qui te suit, le prolongement de ta main, la réponse à ta faim. Tu partages mon lit et mes rêves. J'ai déjà oublié la douleur. Pas qu'elle ait existé, mais sa présence, sa pénétrance, je l'ai oubliée. Je te répète mille fois par jour que je t'aime pour toujours. Je te le chante, je te le comptine... Tu lèves ta tête, je m'exclame, tu souris, je photographie.

J'écrivais le passé, j'écris mon testament.

Tu n'as aucune idée de la puissance de ta main.

Pour eux, on arrête de boire et de sacrer, et surtout, surtout, on ne veut plus flirter avec l'idée du suicide.

J'étais prête à avoir un enfant, à l'élever, à changer ses couches, à répondre à ses questions... Mais je n'étais pas prête à être la mère d'un bébé, pas prête à contempler la fragilité du sommeil et de la respiration d'un bébé, à vivre la peur de sa mort tous les jours.

Quand je me promène sans toi, je sors mon ventre de jeune accouchée, j'exhibe mes chandails tachés de lait et de vomi, je parle de toi (le plus fort et le plus souvent possible). Je suis ta mère et je voudrais que tout le monde le devine. Je suis choquée à l'idée que des gens qui me croisent dans la rue ne le sachent pas.

Comment être hot et sexy quand ce que j'ai dans la tête, c'est des poissons qui tournent en rond en chantant « Ah, vous dirais-je, maman »?

Fais-moi rire.

Baisons. N'oublie pas que je pars dans trois quarts
d'heure.

N'oublie pas que je suis le centre du monde.

On se marie, en septembre. Tu ne pourras pas voir, mais tu entendras. Il y aura du rock et on dira ce qu'on souhaite pour nous. Je dirai à mon amoureux que je nous donne toute la vie pour nous rencontrer, il me promettra de rester pour voir ça. Ce sera une belle journée. Peut-être, avec un peu de chance, peut-être pleuvra-t-il? On a déjà un concept qui va avec la pluie.

Tu n'auras qu'à partir, ce sera comme une coupure prévue, qui ne fera presque pas mal, qui nous sauvera tous les deux, qui me permettra de revivre, de jouir à nouveau. Je n'ai pas les vingt ans que ça te prendrait pour être à la hauteur. Tu t'en vas, je fais semblant de pleurer un peu. Tu reviens, je ne t'ai pas attendu. Comme si ça n'avait rien à voir avec toi. Tu n'auras pas mon cœur si tu n'apprends pas à me faire jouir. Offre-moi l'éternité. Quelques secondes d'éternité. Pas de question, pas de doutes, pendant quelques secondes. Seulement ça.

*L'amour est une émotion brisée qui accepte toutes
les formes de réparation.*

Un trou dans l'utérus. Elle est partie. J'attendais un garçon, ce n'en était pas un. Je n'ai pas voulu une fille, elle l'a senti, elle est partie. Échappée. Je l'ai? Elle s'est?

Une fuite. Une enfant morte descend douloureusement le long de mon vagin. Sa tête toute petite sait trouver le chemin, même si elle ne respirera jamais. Toute petite.

Une fille. De ma faute. C'est déraisonnable, je le sais. Je ne le savais pas.

Une fuite.

Tu es si petite et si fragile, si calme et si douce. Tu te crées à mes yeux un jour après l'autre. Tu me laisses sans mots pour dire les nouvelles peurs et les nouvelles joies qui m'habitent. Je suis émue des hasards. Un jour de conception plutôt qu'un autre. Une petite goutte plutôt qu'une autre. Mon enfant dessinée dans mon ventre.

Tes mains couvertes d'eczéma ont passé vingt ans dans les couches, l'eau de vaisselle, l'huile à frire. Le jour de tes 80 ans, j'ai compris combien la douleur avait dû te rendre folle. Dans son hommage, quand ton fils a parlé de tes mains, tu as baissé la tête, croisé les bras sur tes épaules et tu t'es mise à sangloter, secouée par de vieilles histoires de souffrances et d'attentes.

Et lui, où il était? Où était le père de tes enfants quand ils le cherchaient? Quand les cauchemars les réveillaient, quand ils demandaient à le connaître? Tu me dis en confidence que tu sais pourquoi tes enfants sont incapables d'aimer pour vrai, d'écouter, de partager, de se commettre dans une relation étroite. Tu le dis et tu t'excuses tout de suite de le dire. Tu dis : « Ils ont perdu foi ». Et je sais qu'on parle là de la foi en l'amour, en la famille, en l'humain...

(S'il était encore vivant, je lui dirais que, deux générations plus tard, je me demande encore comment faire confiance. Vieil égoïste, sais-tu que tes fils frappent les femmes qu'ils épousent et ont toujours eu assez de claques pour leurs enfants? Ils trompent, mentent, boivent, s'oublient au travail... et tes filles fuient. Elles te fuient. Tu leur as montré qu'elles pouvaient toujours attendre d'être aimées. Elles n'ont pas la force de

se faire pousser des racines. Et la plupart de tes petits-enfants s'en vont loin ou partent souvent. Ils trouvent le bonheur, ou ce qui lui ressemble, loin de ce que tu as cru bâtir.

Tes gênes me gênent. Ton absence, je la ressens encore dans mon espoir de voir mon homme rentrer chez nous, dans mon refus d'aimer, dans mes frayeurs que personne ne soit là pour rester.

Je n'ai pas terminé avec toi.)

Mais je ne le dis pas devant toi. Je dis l'espoir. Je dis combien les marques disparaîtront avec le temps. Je dis combien j'ai trouvé un bon papa pour ma fille. Puis, je regrette tout de suite, j'ai vu dans tes yeux... Tu penses à tes arrière-petits-enfants, ceux que tu n'as jamais rencontrés. Je ne parlerai plus de ça, tes yeux sont trop bleus quand ils sont mouillés.

Tu n'es pas encore parti(e) aujourd'hui.
Quelqu'un, hier, m'a dit que tu pouvais partir
n'importe quand. Je suis polie, alors je ne l'ai pas
envoyé se faire voir.

Assise au resto, une famille derrière nous, je t'ai écrit sur la serviette en papier : « Rappelle-toi que je n'aime pas les enfants ». LePapa dit que je ne suis pas obligée d'être Rambo. Rien ne dit que je doive être Candy non plus. Je n'aime pas les enfants, ce n'est pas intéressant et souvent, ça crie.

Tu te réveilles. Les yeux vagues, sans un seul bruit. Je n'irai pas vers toi. Ta médecin me dit que tu es en crise d'autonomie. C'est pour ça que tu cries quand je veux te serrer dans mes bras, c'est pour ça, peut-être, que tu dors mal. Je dois apprendre à te laisser de l'espace. J'ai tellement souhaité ça pour toi. (C'est une théorie qui date du temps où tu n'existais pas.)

Réveille-toi doucement, je t'aime de toute façon.

Un jour, tu liras peut-être ce que je te dis aujourd'hui.

Un jour, tu diras peut-être ce que je te dis aujourd'hui.

Par hasard, j'ai découvert la solitude. Elle se cache dans mon corps, quelque part entre les poumons.

Seul au fond de l'autobus, seul sous sa casquette beige, ses lèvres entonnent « À la claire fontaine ». Il dit « jamais je ne t'oublierai » et on sait que c'est vrai que ses cheveux blancs cherchent encore la main qui les caressait. Que sa main cherche l'autre quand il marche. Que ses yeux et son front se plissent de chercher, dans sa solitude, l'autre partie de lui-même. À la claire fontaine, dans la rue, dans l'autobus, jamais je ne t'oublierai.

J'ai des idées jusqu'à demain matin et je dois
pourtant aller changer ta couche.

L'écriture pousse ici avec le bébé, et le bébé profite de l'écriture, puisque le cahier rend sa mère heureuse.

Café, vin, sorties entre adultes, fins de semaines d'amoureux, solitude quelques après-midi, siestes...

Le « baby-blues », c'est le désespoir d'adultes englués dans le rythme d'un nourrisson, ayant à affronter seules une telle réduction de la pensée.

Rien n'empêche encore que tu deviennes une personne que j'aimerais ne pas connaître. Je crois que c'est ce qui me fait le plus peur. Es-tu là pour faire autrement, mieux? Sinon, j'ai envie de te dire de te pousser. (Ici, le style indirect, je censure même mes pensées, de peur de provoquer des contractions.)

Sur sa pancarte, elle avait écrit : « Les aiguilles à tricoter, plus jamais ». Il y avait de meilleurs slogans, mais elle le trouvait évocateur. L'humanité la dégoûtait. Elle se demandait combien de temps encore elles se battraient ensemble pour des droits si fondamentaux. Il y avait tant de batailles à entreprendre. Au moins, elles étaient nombreuses, nourries de la révolte qui propulse, animées par la conviction d'être du bon côté de la justice.

Parmi elles, elle aperçoit un homme. Un sourire triste passe sur son visage. Elle pense à celui qui, ce matin, lui a dit : je t'aime. Il aurait voulu venir, mais il avait une réunion. Elle se dit qu'encore une fois, il a raté une belle occasion de lui prouver son amour.

*Cultiver la marginalité jusqu'à ce que la marge
prenne la moitié de la page...*

Je n'aurais peut-être pas dû te faire. Je sais, je t'attendais, mais je ne serai jamais une maman comblée. Je n'ai pas fini. Je te sens bouger et j'ai envie de pleurer. J'ai envie de dire des choses que je ne te dirai jamais. Que je ne veux pas de toi. Que je ne veux pas être grosse. Que je veux continuer à vivre dans mon minuscule appartement du centre-ville, que je ne veux pas vivre dans l'est de Montréal, que j'aime aller au ciné à 22 heures et dépenser 70\$ pour un resto avec vin. Et puis oui, le rosé me manque en ce début d'été.

Je te sens bouger et je me sens coupable.

(Et, évidemment, si je pense que je peux te... que tu peux te pousser, je culpabilise encore plus.)

Tu n'es pas mon espoir.

Je peux t'écrire ça pour la dernière fois. Demain, tu auras un sexe et sûrement un nom. Et alors, je ne pourrai plus. Dans ma tête, tu auras un visage.

Il était encore sorti. « À l'hôtel », comme tu dis.
Sorti avec ton frère, boire quelques verres et
quelques autres verres.

Enceinte d'un septième enfant, ce matin-là, quand
il est rentré. Il a levé les poings pour une raison ou
une autre.

Ce matin-là, le septième enfant est né, sur le tapis
de la chambre à coucher.

Trop tôt pour lui.

Tout le monde pense que c'est un garçon? a demandé la radiologiste.

Oui, ai-je répondu, la vessie suppliant qu'on arrête de peser dessus.

Alors, tout le monde a...

Je me mords les lèvres et je découvre (bon, je ne découvre pas, je m'avoue...) que je serai peut-être déçue. Je suis inquiète. Dites-moi que j'attends une fille, je vous en supplie...

...tort!

Je suis extatique, je me dis que je vais enfin rencontrer ma fille, j'essaie de ne pas trop pleurer parce que j'ai honte d'avoir tant espéré. Du haut de ma joie, je me retourne, je le vois, je sens sa main dans la mienne et je comprends son regard tourné en lui-même ; LePapa a, au fond de lui, un secret nouveau. Un secret qu'il ne me dira jamais parce qu'il ne peut pas se l'avouer. Il est déçu. Il ne peut pas être déçu, il n'a pas le droit, alors, il se sent coupable aussi. Et tout ça passe dans ses yeux, et tout ça nous sépare.

Je pense à toi

À la trace de café sur la feuille

À ton rond de café.

On est ici pour prendre des risques.

Tu te perds dans un avion

Si tu préfères, j'attendrai

Un rond de café sur un napperon d'aéroport.

Je voudrais te donner un nom qui soit presque un testament. Quelque chose qui dit « compassion » dans une autre langue. Ou « souveraineté ». Je voudrais à la fois te léguer une histoire et t'empêcher de la porter. J'ai peu de temps pour trouver comment être ta mère.

(Me pardonner de ne pas t'oublier. D'aligner les cadavres. Je mange pour me donner des airs de vie. Je ne sais pas ce que ça fait de t'oublier.)

Tu habites dans mon corps.

Je lui téléphone pour lui dire que tu es une fille. Sa voix éraillée s'éclaircit en entendant la nouvelle. Elle me dit : « Ce sera ma première petite-enfant ».

Tu n'es pas la première du tout. Mais tu es la première fille de la fille de sa fille... Je comprends l'idée derrière sa phrase. Elle aussi se conçoit comme une poupée russe. Elle espérait voir, de son vivant, sa lignée se poursuivre. Je ne savais pas que j'avais une telle pression sur les épaules.

J'ai peur que tu ne me trouves pas à la hauteur. Que tu me méprises parce que je n'ai rien fait de marquant, à peine quelques pancartes, quelques manifs, quelques amitiés. Et que non seulement je n'ai rien fait, mais je n'ai envie de rien du tout. J'ai envie d'arrêter tout ce que je fais depuis toujours. Dans ma tête, je chante : « Moi, je veux plus travailler, je veux m'amuser toute la journée... ».

Maintenant, je ne peux plus mourir de la même façon. Maintenant, je m'inquiète de quelqu'une d'autre. Maintenant, si une personne en particulier meurt, je meurs aussi.

Le médecin t'a dit que tu portais un enfant, tu en étais au troisième mois. La plus jeune en avait six. Tu as pleuré et tu as demandé au médecin s'il y avait moyen que ce soit ton dernier enfant. Tu lui a dit combien c'était difficile, toute seule avec tous ces enfants si jeunes. Il a dit que Dieu n'était pas d'accord. Et ton mari était complètement d'accord avec Dieu.

(Mais ce que l'histoire ne dit pas, parce que tu ne l'as pas dit, sauf à moi, c'est que tu en avais assez et que tu étais débrouillarde. Tu as fait ce que tu avais à faire. Une grande ville, un autre médecin, les comprimés bien rangés dans la cuisine (là où ton mari n'allait jamais que pour vider son assiette), pendant des années. Et voilà, tu auras bien eu deux autres enfants - la science n'est pas parfaite - mais pas douze autres. On prend sa revanche comme on peut.)

Est-ce mes abdos qui se contractent et s'étirent,
une bulle dans mon intestin grêle ou un coup? Là
est la question.

Maintenant, tu es libre, Muse. Je t'envoie des signaux de position. Accoste. Fonce. Ça fait quatre ans que je t'attends. Mon âme-banquise se réchauffe. Je suis vierge, plus rien n'a compté. Ça reviendra, mais en attendant, faisons comme si.

Parle moins fort.

J'ai changé d'appartement, tu verras, on sera bien. Un sous-sol, une fenêtre. Tu peux durer plus longtemps que le bail, si tu veux. Je voudrais goûter. Ta vie s'est-elle défoncée? Dis-moi où te rejoindre. Quatre ans.

Je peux attaquer. Remplir de promesses tes tympanes échaudés.

J'oublie tranquillement qu'il n'y a pas si longtemps, je pouvais me coucher sur le dos sans m'écraser moi-même. J'oublie petit à petit le goût des oranges, du vinaigre balsamique, des tomates, du citron et d'une foule de choses délicieuses que je ne mange plus parce que ça me brûle l'estomac. Mais je trouve difficile de ne respirer que par petites bouffées et de ne jamais savoir si j'ai faim ou si je vais vomir.

Il – je dis « il » parce que j'ai toujours cherché un grand frère - aurait quatre ans de plus que moi.

Je ne te dirai jamais ça. Tu te sentiras coupable et moi, je trouve que tu as pris la bonne décision.

Mais si la crypte contenait tout de même ce mort sans nom?

J'ai peut-être senti, quand tu me regardais vieillir... J'ai peut-être vu que tu essayais de ne pas l'oublier. Qu'en fait, j'étais la deuxième.

- C'est correct, maman.

Ma blonde m'a suivie toute la journée avec un post-it qu'elle collait sur mon livre, devant mon assiette, sur ma poche. Toute la journée, elle m'a poursuivie avec le post-it qui disait « je t'aime ».

Ça y est, je suis devenue nouille. Je prends tout au deuxième degré, pour être certaine de ne pas passer à côté de quelque chose. Au point de ne pas comprendre le premier. Quitte à l'inventer s'il n'y en a pas. La vie se déroule très vite et je ne comprends plus rien. Comme une anesthésie. J'ai toujours été brillante ; je suis enceinte.

Quel choc.

Ta fille a très peu vu son papa. Quand il était là, il criait, grinçait des dents, levait les poings. Ou il te faisait un autre bébé. C'était une famille trop nombreuse pour lui (et pour toi et pour tes enfants). Il avait trop de choses à faire, il y avait le travail de soir et le travail de jour. Et son dieu tous les matins. Il a toujours détesté les enfants. Même moi, je me souviens de ses regards de mépris.

Elle, elle se souvient d'autre chose. Elle se souvient de la couleur de la paume tendue de la main de son père levée sur elle, de la sensation rugueuse de ses jointures sur sa joue d'enfant, elle se souvient de l'élan du pied qui lui pulvérise les côtes.

Elle a du mal à comprendre une foule de choses, dans la vie.

Elle pense souvent à ce qu'elle dirait à son père, s'il était toujours vivant. Elle lui expliquerait qu'il ne faut pas faire mal aux enfants parce qu'après, ils ne croient plus en rien. Après, ils n'osent plus aimer quelqu'un. Et ils savent qu'ils ne valent rien. Alors, ça les frustre beaucoup et eux aussi, ils tapent sur les gens.

Et elle dirait aussi autre chose, si elle savait les expliquer. Mais les mots ne la comprennent pas.

Je sais que je deviens sans intérêt. C'était ma plus grande peur, devenir mono-sujet, ne vouloir/ ne savoir/ ne pouvoir que parler de toi qui pousses en moi. C'est que je trouve ça si impressionnant et si surprenant...

J'ai décidé de ne plus répondre au téléphone, de ne plus accepter d'invitation à souper. Jusqu'à ce que je sois de nouveau présentable, jusqu'à ce que je revienne à moi-même, jusqu'à ce que je sois guérie.

Tu bailles bien.

Je te répète à cœur de jour que je t'aime. J'ai peur
que de te laisser pleurer gâche le reste de ta vie. Je
regrette de n'être que moi.

Je ne vois plus mon sexe. Il est là, je peux encore le toucher, mais je ne le vois plus. Même si je me penche beaucoup, même si j'essaie de rentrer le ventre. Je suis coupée au nombril. En bas, je n'ai qu'une vague idée de ce à quoi ça ressemble. J'ai un angle mort immense : il fait le tour de moi. Je ne vois plus mon sexe et pourtant, il n'a jamais parlé si fort.

Je me souviens de toi, autour de l'arbre de Noël. Tu me courrais après, à quatre pattes. Tu chantonais : « Si j'te pogne, j'te man-ge ». Tu avais, je ne sais pas, sept ans peut-être. Tu avais déjà les traits tristes et doux d'une enfant plus familière avec le son des baffes qu'avec le goût des popsicles. Mais tu n'étais plus sale, ma mère t'avait lavée. Toi qu'on avait laissée toute seule avant que la période des couches soit finie, tu t'occupais de moi. Tu me parlais comme si j'étais ton bébé. Dans le souvenir que j'en garde, c'est bon, une grande sœur. C'est bon de se faire courir après.

- (Tu m'as manqué.) C'est drôle de se retrouver ici. Si j'avais su que t'étais en ville... C'est cool, tes cheveux comme ça. (Il me manquait justement une grande soeur.) On va marcher?

Une grande vague, tes cheveux fous, ma mère qui s'ennuie de toi.

- On va manger? (Reviens.)

(Reste...)

Il faut un village pour élever un enfant...

Le début du travail et l'espoir de te rencontrer, la douleur et la confiance, la certitude que les hormones viendront aider mon dos à tolérer tout ça.

Deux gigantesques mains m'attrapent les os du bassin et les soulèvent comme pour leur faire toucher mes omoplates.

Même regardée par les yeux mouillés de ton papa, mes larmes, ma solitude. Je n'ai pas pu. J'ai eu peur.

- Est-ce qu'on se laisse?
- ...
- ...
- Est-ce que tu crois que le mouton a mangé
la fleur?
- ...

L'aiguille entre les deux vertèbres. Je comprends que je ne marcherai plus jamais si j'éternue. La vague de douleur arrive. Mes mains s'agrippent aux poignets de l'infirmière devant moi. Je serre. Je serre. Sa peau se mouille. Je suis immuable, tordue en moi-même, les yeux ahuris de la force de ce qui m'écartèle, mes doigts se creusent un sillon. Si elle bouge, je lui casse les poignets.

Il a plu.

J'ai trouvé quelqu'un en qui j'ai confiance, qu'il pleuve. Il pleut, dans la vie. On n'a pas la confiance en soi qu'il faut, pas le cul qu'on veut, pas assez d'argent et les humains sont méchants. Il pleut parce qu'on n'a pas pu dire les choses qu'on voulait, qu'on n'a jamais appris les mots qui libèrent, qu'on n'arrive pas à devenir la personne qui nous appelle. On s'aime dans la pluie, dans le froid, dans la pollution et dans le bruit. On s'aime dans la vie, c'est tout. Au carrefour des rues et des choix, au centre du monde et en désaccord avec lui.

Non, grand-maman, j'aurais pas accroché mon chapelet sur la corde à linge, même si j'y avais pensé. On n'a pas besoin de l'image de l'amour quand on aime. Pas besoin de galanterie non plus. Pas besoin de chevalier servant quand on a un compagnon d'armes.

Le jour où j'ai décidé de le choisir, il pleuvait aussi.

La souffrance m'a déplacée. Je me suis brisée au bord de mon corps. Trop pour moi toute seule, trop pour une seule journée.

« Je » : une autre, animalisée par la douleur, sans pudeur, pipi la porte ouverte, vider l'ampoule rectale devant cinq personnes, montrer son sexe aux infirmières de jour, aux infirmières de soir, aux infirmières de nuit, aux infirmières du lendemain, plus rien de moi, un corps qui expulse couché (« je » n'*aurait* pas accepté d'accoucher couchée). Je m'échappe. Je tombe. Je déchire.

Une tête bleue ne passe pas, c'est trop petit.

Trop bouleversée pour laisser passer.

Tu as une fille dont tu ne parles jamais. Elle est quelque part, enfermée et contrainte. Certains jours, elle essaie de se sauver. Parfois, elle prend des décisions comme se faire pousser les ongles les plus longs possible ou ne manger que des chips. Avant la tempête, elle parlait allemand, italien, anglais... Elle lisait des Dostoïevski la nuit et tu l'adorais. Tu l'appelles « la soeur de ta mère » comme si elle n'en avait qu'une.

Qu'est-ce que « je » s'il n'a pu résister à la torture? Qu'est-ce que « je » à travers les larmes, les doutes et l'impression d'y être pour toujours? Qu'est-ce que « je » quand le corps se broie de l'intérieur? Mon courage se dilue et je me noie. Plus encore de peur que je ne l'aurais cru. Plus désespérée que dans mes pires scénarios. On ne décide de rien, on s'ouvre pour l'avenir.

Les autres s'attachent à l'enfant, je me détache de moi-même.

Sur ma pancarte, j'avais écrit : « Les aiguilles à tricoter, plus jamais ». C'était l'idée de ma mère, je trouvais ça évocateur. J'avais des frissons d'horreur en pensant à ce qu'on était en train de défendre, je me disais, on en est encore là?

J'ai vu un homme sous un parapluie où on pouvait lire « Merde! Il pleut ». J'ai souri un peu. Je me suis dit que ça aurait été la plus belle preuve d'amour que tu sois là. Quelque chose qui dit : « Je t'aime tellement que j'épouse tes causes ». Tu aurais voulu venir, tu étais en réunion, je me disais que l'occasion aurait été belle.

« Merde! Il pleut » s'est tassé un peu et j'ai vu. Tu étais cet homme au parapluie moche qui s'avavançait vers moi. Il y a ceux qui disent je t'aime et ceux qui agissent par amour.

On s'est réfugiés tous les deux sous le parapluie. On tenait le manche et la pancarte à quatre mains. J'ai su qu'on tenait là, quelque part au-dessus et entre nous, quelque chose qui allait nous protéger toute la vie.

Tu n'es pas l'homme que je rêve, tu es l'homme qui marche. Et tu regardes à côté de toi, et tu comprends que tu peux faire quelque chose.

La prochaine fois, on fera écrire sur un parapluie :
« Les aiguilles à tricoter, on les emmerde ».

J'ai poussé à m'en déchirer pour faire sortir ta tête. Ça pleure encore dans mon corps au souvenir de la terreur de la douleur. J'avais toujours l'impression que ça y était, que tu étais là... et tu ne l'étais jamais.

Tu as été posée sur mon ventre très peu de temps. Tu m'as regardée avec tes grands yeux et ta peau bleue et je ne pouvais rien faire pour toi. Avant que tu partes, je t'ai embrassée et tu as arrêté de pleurer. Je t'ai dit que ça irait et tu m'as écoutée. Je sais que tu m'as reconnue. Moi, je t'aimais.

J'aurais voulu pouvoir te protéger de toutes les violences de la naissance, de l'oxygène, du bruit, du froid, des gens que tu ne connais pas et de la solitude.

Je n'arrête pas de penser à cette première heure que tu as passée seule, moi qui voulais être là pour toi toute ta vie.

Tu es ma création la plus achevée. J'ai tout inventé. Ton mythe et ton importance. Le silence te recouvrait, je t'imprimais des mots dessus. Si t'avais juste parlé plus, juste dit qu'*elle* existait un peu plus tôt. Avant que je dise à ma mère que le jour où je te ramènerais, je ne te laisserais plus jamais t'en aller sans moi. Si j'avais pas autant voulu que tu m'aimes. Tes gilets avec des trous. Quand je pense que je ne sais même pas ce que tu sens.

Pourquoi tu as remarqué que je ne buvais pas de bière? Ça te servait à quoi si ce n'était pas pour m'inviter à prendre un verre chez toi un jour?

Est-ce qu'on se marie demain?

Regarde dans ton agenda.

Dessiner rageusement les défaites et les retourner, pour protéger le sable qui n'a pas encore coulé, le séparer du sang, devenir filtre. Chercher le plus loin possible, ne pas ajouter mes défaites aux fantômes que portera ma fille. Trouver la crypte et déterrer les morts.

Je me souviens de tes oublis. Je me souviens de ce
que tu choisis d'oublier.

[T]out a déjà été vécu et revécu des milliers de fois par les êtres que nous portons dans nos fibres, comme nous portons en nous ceux que nous serons un jour.

Pas de laisser-aller. C'est normal, les hanches, c'est sacré.

Comme toutes les femmes qui m'ont précédée, qui t'ont précédée.

Il y a eu elles - nous changerons les choses pour ta fille, et avec un peu de chance, pour toi aussi.

Nous sortirons du silence, même si je dois accoucher encore et encore. Laisser les grandes mains déchirer les muscles du bassin, broyer les os, l'estomac, le dos. Vomir. Encore et encore, apprendre à ne pas résister, à abandonner, s'abandonner à la force de la douleur et du passage. Dépasser le passé, fixer l'heure de la mort des hanches. Hanches-souvenirs épaissies de non-dit. Ne pas refaire le coup de la mort à chaque vie, choisir sa fille plutôt que sa mère. La protéger de cette histoire, de trop de souvenirs, de trop de remords et de trop de violences.

Laisser aller le passé. Ne plus chercher à expliquer, cesser de payer parce qu'on n'a pas su se protéger.

Sortir les (l)armes.

Il y a eu les hanches-anorexie, puis les hanches-boulimie, les hanches gonflées puis les hanches déchirées. Et maintenant, laisser couler le sang des hanches et en naître, nouvelle, mère et forte comme une histoire qu'on n'a pas voulu écrire.

Tes hanches sont si petites, on dirait que tu es seule dedans.

Pourquoi il faut que tu écrives ta mémoire?

(Quelque chose a éclaté dans mon cerveau.
Je n'ai pas vu de lumière, il n'y a eu aucun bruit.
Mais je sais bien.)

Tes médicaments sont contrôlés, tu n'as rien à craindre. Cette pilule-là, c'est pour t'aider à te sentir mieux, mais elle constipe, alors celle-là, c'est pour t'aider à aller aux toilettes.

Tu peux marcher de long en large de ce couloir, si tu veux. Tu vas vers la fenêtre. Puis tu reviens. Tu peux le faire autant que tu veux, ce sera très bien. Mardi prochain, le centre organise un atelier de gravure sur cuir, tu pourras faire un bracelet. Tes mains sont encore si agiles.

(...)

Et puis, l'autre semaine, ce sera... je ne sais pas ce que ce sera.

Je nais avec toi. Je nais nouvelle. Je te regarde
vieillir. Je sais qu'un jour, tu partiras.

Je t'ai vue, à 80 ans, acheter une nouvelle voiture, déménager dans un endroit que tu aimais et décider de vivre comme tu le souhaitais. L'important dans la vie, ce n'est pas de ne pas souffrir, de ne pas avoir mal ; l'important, c'est d'être capable de se relever, après être tombée. Tu marches. Debout, droite, vers moi, en moi.

Contamination

Un texte féminin commence de tous les côtés à la fois, ça commence vingt fois, trente fois.

Hélène Cixous, « Le sexe ou la tête », 1976, dans *Les Cahiers du Grif*, « Le langage des femmes », éd. Complexe, Bruxelles, 1992, p.90

Il faut un village pour élever un enfant...

Sagesse africaine.

Cultiver la marginalité jusqu'à ce que la marge prenne la moitié de la page...

Marina Yaguello, *Les mots et les femmes*, éd Petite bibliothèque Payot, Paris, 1982, p. 85.

Pour eux, on arrête de boire et de sacrer, et surtout, surtout, on ne veut plus flirter avec l'idée du suicide.

Josée Blanchette, *Le Devoir*, C'est la Vie!
« À trois kilos de l'empathie », p.B10, vendredi
17 février 2006.

L'amour est une émotion brisée qui accepte toutes les formes de réparation.

Josée Blanchette, *Le Devoir*, C'est la Vie,
11 fév. 2005

[T]out a déjà été vécu et revécu des milliers de fois par les êtres que nous portons dans nos fibres, comme nous portons en nous ceux que nous serons un jour.

YOURCENAR, Marguerite, *Anna, soror...*, éd. Gallimard, Paris, Coll. « Folio », 1981, pp.105.

L'écriture pousse ici avec le bébé, et le bébé profite de l'écriture, puisque le cahier rend sa mère heureuse. [...] Le « baby-blues », c'est le désespoir d'adultes englués dans le rythme d'un nourrisson, ayant à affronter seules une telle réduction de la pensée.

Marie Darrieussecq, *Le bébé*, éd. P.O.L., Paris, 2005, p.99.

LA QUATRIÈME PERSONNE DU SINGULIER

I - Inégalité systémique

Dans son rapport de 1995, l'ONU déclare que « l'égalité des chances entre femmes et hommes ne se rencontre dans aucune société actuelle¹ ». Cette réalité n'a pas changé dans les dernières années, ainsi que Françoise Héritier le rappelle : « La subordination féminine est évidente dans les domaines du politique, de l'économique et du symbolique² ». Depuis des temps malheureusement immémoriaux, les femmes, selon les religions, les diktats sociaux, les lois, ont été considérées comme des biens matériels dont les hommes pouvaient disposer à leur guise. Ce qui les intéresse, ce ne sont pas les femmes en tant que personnes autonomes, mais bien leur fécondité. Les hommes n'avaient, jusqu'à l'avènement récent des tests d'ADN, que le contrôle social à leur disposition pour s'assurer de leur paternité biologique. Nancy Huston résume ainsi la situation : « L'histoire de l'humanité est l'histoire d'un très long processus de mainmise par les hommes sur la fécondité féminine, à travers les institutions patriarcales telles que la filiation paternelle, le mariage avec exigence de virginité, la proscription d'adultère pour les femmes, et ainsi de suite³ ».

On peut considérer que les deux pivots sur lesquels s'articule le patriarcat sont ce contrôle social de la fécondité féminine et la division sexuelle du travail en fonction des rôles attribués à chacun des sexes⁴. Comme les grossesses et l'allaitement diminuent la mobilité des femmes, elles sont confinées à la maison et on leur demande d'assurer le maintien de la vie (soins du corps, des enfants, des malades, des personnes âgées). L'exclusion des femmes de la sphère publique est donc justifiée par

¹ Rapport mondial de l'ONU sur le développement humain, octobre 1995. Cité dans Françoise Héritier, *Masculin/Féminin. La pensée de la différence*, Paris, Odile Jacob, 1996, p. 12.

² Françoise Héritier, *op. cit.*, p. 205.

³ Nancy Huston, *Journal de la création*, Montréal, Babel, 1990, p. 294.

⁴ Françoise Héritier, *op. cit.*, p. 231.

leur statut de mères, même potentielles : « La nature aménage le corps de la femme en vue de l'enfantement ; de ce que la femme peut être mère, le finalisme [conclut] qu'elle doit l'être et même n'être que cela ⁵ ».

Même si elles sont seules à porter la charge quotidienne de la génération suivante, le savoir-faire des femmes dans ce domaine ne leur est pas reconnu. Ainsi, la médecine s'intéresse à la mortalité des femmes et des enfants au moment où la société a besoin de soldats pour mener ses guerres ; enfanter est un devoir civique⁶. Comme les enfants appartiennent à la société, par le biais du père qui leur « donne » son nom, et non aux femmes qui les portent et les élèvent, les institutions s'ingèrent dans la relation mère-enfant pour la disséquer, puis en dicter les modalités⁷ : « Les femmes ont dû subir la loi des hommes à travers la maternité, la grossesse, l'accouchement, l'allaitement, l'éducation des enfants et la contraception⁸ ». On assiste à la disqualification des mères au profit de la médecine (pratiquée par les hommes) : « Le plus subtil pouvoir que la société des hommes a exercé sur les femmes est celui exercé au nom de la science⁹ ». Il n'est donc pas surprenant de constater un silence quasi total des femmes sur leur maternité. Les systèmes idéologiques, sociaux et politiques créent l'institution de la maternité¹⁰, ensemble d'images, d'interdits et de

⁵ Yvonne Knibiehler (dir. publ.), « Un nouveau rapport entre féminité et maternité », in *Maternité, affaire privée, affaire publique*, Paris, Bayard, 2001, p. 24.

⁶ Collectif CLIO, *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Le jour, (1982), 1992, p. 108.

⁷ Yvonne Knibiehler, *Histoire des mères et de la maternité en Occident*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je? », 2000, p. 108.

⁸ Jacqueline Valensi, « Le pouvoir médical et les femmes », in *Maternité en mouvement. Les femmes, la reproduction et les hommes de science*, sous la dir. de Anne-Marie De Vilaine, Laurence Gavarini et Michèle Le Coadic, Montréal, Saint-Martin, 1986, p. 168.

⁹ Jacqueline Valensi, *op. cit.*, p. 168.

¹⁰ Adrienne Rich, *Naître d'une femme*, trad. de l'anglais par Jeanne Faure-Cousin, Paris, Denoël/Gonthier, 1980.

prescriptions dans lequel sont enfermées les femmes. Ainsi prescrite et contrôlée, la maternité n'en devient pas, comme elle aurait dû le devenir, un espace de plaisir et une occasion d'assumer pleinement sa vie.

Dans l'histoire de l'humanité, l'écrasante majorité des femmes sont devenues mères sans l'avoir choisi et l'identité des femmes, contrairement à celle des hommes, a longtemps été confondue avec la fonction de reproduction de l'espèce¹¹. Afin de s'assurer de leur obéissance, on a privé les femmes des moyens de penser leur identité. On leur a inculqué l'infériorité à travers un système linguistique et social où elles incarnent l'élément passif et subordonné¹². Les différentes institutions sociales ont réitéré le message et leur exclusion de l'éducation a encore renforcé leur subordination.

Dès lors que les femmes évoluent dans un système où elles sont politiquement, socialement et symboliquement dévalorisées, quelles sont leurs chances d'accéder à la création? Sauront-elles trouver qui elles sont, à travers les exigences extérieures qui pèsent sur elles (de la « réussite » professionnelle à l'image corporelle « parfaite » en passant par la maternité « accomplie »)? Même très instruites, se considéreront-elles comme faisant partie de l'humanité et comme ayant le droit d'en parler d'un point de vue unique et juste? Où trouveront-elles la conviction de leur intérêt et de leurs possibilités ? Auront-elles assez confiance pour parler de leurs perceptions et de leurs expériences? Tillie Olsen résume bien les enjeux entourant la possibilité d'écrire :

How much it takes to become a writer. Bent (far more common than we assume), circumstances, time, development of craft – but beyond that : how much conviction as to the importance of what one has to say, one's right to say it. And the will, the measureless store of belief in oneself to be able to come to, cleave to, find the form for one's own life comprehensions. Difficult for any

¹¹ Pour un essai sur la maternité institutionnelle, voir Adrienne Rich, *op. cit.*

¹² Voir à ce sujet Marina Yaguello, *Les mots et les femmes*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 1982.

male not born into a class that breeds such confidence. Almost impossible for a girl, a woman¹³.

Et si elles écrivent, comment procéder? Quelle langue doivent-elles utiliser pour parler et se dire sans se trahir ou simplifier leur vision du monde? Comment réinventer un « je » authentique alors qu'elles sont saturées d'images extérieures? Comment parler d'expériences spécifiquement féminines en évitant tous les « éternels féminins »? Comment être mère et écrire sans voler le discours des autres mères et des autres femmes?

Si la maternité a servi à enfermer les femmes, elle peut aussi être une des clefs de leur libération : c'est sur cette prémisse que s'appuie l'ensemble de la réflexion féministe sur la maternité. Cette dernière est une illustration exemplaire des limites du langage et de la pensée binaire (les dichotomies corps/esprit, public/privé, etc.). La langue exclut les femmes et leurs expériences ne trouvent pas de mots pour se partager. Dans un système arbitraire comme le système linguistique, qu'arrive-t-il lorsque l'impensé... parle? En m'attardant à la maternité, je montrerai combien elle échappe à la description, combien elle déborde la langue. J'espère ainsi prouver qu'un espace conceptuel existe et qu'il est possible d'y accéder, même si les mots ne parviennent pas encore à en parler. Les femmes sont le non-dit majeur du système linguistique, elles sont les blancs du discours, l'impensé. En se réappropriant le discours sur leur vie, les femmes affirmeront leur place et s'inscriront avec force dans l'histoire, elles qui l'ont fait naître, une vie à la fois.

Je, Tu, Il... Elle. Ce « elle », peu nommé, invisible, accessoire. Ce « elle » se nomme et s'inscrit. C'est, ici, *la quatrième personne du singulier* qui va parler.

¹³ Tillie Olsen, *Silences*, New York, Delta, 1989, p. 27.

Il faut rappeler et réécrire et redire que la maternité appartient aux femmes et qu'elles sont mères dès qu'elles créent – pensons à toute invention dont la « paternité » est attribuée à tel ou tel homme... Elles ne créent pas que des enfants, bien que cette possibilité soit déjà grandiose. La maternité a été utilisée comme prétexte pour écarter les femmes de la vie sociale et *a fortiori* de la vie culturelle et de l'histoire littéraire : « Encore aujourd'hui, je pense que la peur du surgissement d'un féminin perturbateur par sa vitalité et son énergie justifie très largement l'exclusion des femmes par le biais de la maternité¹⁴ ».

L'hypothèse que se propose de défendre ce travail est donc que le discours sur la maternité, assumé par les femmes qui la vivent, peut ouvrir de nouvelles voies de penser le monde. Nous explorerons d'abord la construction tautologique des systèmes binaire et linguistique. Nous verrons ensuite l'ampleur de l'omission à laquelle sont confrontées les femmes qui veulent se dire. La maternité est un exemple flagrant de l'inadéquation des mots et de la vie réelle ; réfléchir sur la maternité conduit à remettre en question non seulement les mots, mais aussi notre perception des rapports qui régissent le monde. Finalement, nous analyserons quelques voies d'écriture qui explorent les failles et nous montrerons comment la fiction littéraire peut être plus réelle et plus respectueuse des multiples formes que prennent la vie, que la fiction dominante¹⁵...

¹⁴ Marie-Élisabeth Lanoë, « Le Père-Propriétaire et la Mère-Majuscule », in *Maternité en mouvement. Les femmes, la re/production et les hommes de science*, op. cit., p. 30.

¹⁵ Voir Suzanne Jacob, *La bulle d'encre*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal compact », 2001.

II – Androcentrisme

«Les conventions linguistiques, les femmes ne peuvent plus les admettre, car elles sont une manifestation inconsciente de la croyance en la supériorité masculine et des conséquences de cette croyance : domination, mépris et violence¹⁶».

Prenant racine dans les inégalités systémiques dont les femmes sont victimes, le langage traite les femmes, et les termes qui leur sont associés, comme les éléments négatifs d'une équation abstraite : « [L]a tendance anthropomorphique de l'homme le pousse universellement à sexualiser la nature et la réalité qui l'entoure. Il profite chaque fois que c'est possible des structures linguistiques pour justifier et rationaliser cette attitude et donner un fondement concret aux représentations symboliques¹⁷ ». L'invention de l'infériorité de LA femme s'est assise sur un ensemble complexe d'omissions, de travestissements et de raccourcis symboliques et a gravé dans la langue de forts réflexes de domination. La langue, par sa grammaire (« le masculin l'emporte sur le féminin ») et par l'usage intéressé du genre, des connotations et des métaphores, est « un *miroir culturel*, qui fixe les représentations symboliques, et se fait l'écho des préjugés et des stéréotypes, en même temps qu'il alimente et entretient ceux-ci¹⁸ ». Les pages qui suivent explorent les relations tautologiques entre la langue et la construction de l'univers symbolique.

« Les mots ne sont jamais neutres ou innocents¹⁹ ». Au contraire, « ce système de signes, dans son immense complexité, compénètre les rapports sociaux qui sont souvent conflictuels et les reflète fidèlement²⁰ ». Les femmes ont appris à (se) penser en termes androcentriques, à se croire un sous-groupe, à réfléchir le monde selon un

¹⁶ Louky Bersianik, *La main tranchante du symbole*, Québec, Remue-ménage, 1990, p. 50.

¹⁷ Marina Yaguello, *op. cit.*, p. 138.

¹⁸ *Ibid.*, p. 8.

¹⁹ *Ibid.*, p. 92.

²⁰ Louky Bersianik, *op. cit.*, p. 58.

angle qui les plaçait en situation d'infériorité : « La langue n'est pas le produit d'une génération spontanée. Il n'y a pas de clivage entre ce que nous sommes et notre façon de parler, entre nous et notre langage, langue et parole, depuis son origine²¹ ».

Langage arbitraire et abstrait

Travailler dans le langage pose le problème de l'omniprésence et de la profondeur de l'ancrage symbolique. Le langage est tout à la fois arbitraire et abstrait, d'où la difficulté d'expliquer ses origines : « les éléments principaux qui constituent notre monde ne sont jamais remis en question, dans la mesure où, n'étant pas perçus comme premiers, ou n'étant pas perçus du tout, ils ne peuvent de ce fait être questionnables ni mis en cause²² ». L'humanité vit, avec ses mots insuffisants, dans une ambivalence du sens ; elle emploie des mots de manière approximative et cet inconfort fait tellement partie du quotidien qu'il passe inaperçu. Ce que dit Rilke de l'expérience en général s'applique à plus forte raison à celle des femmes : « Jamais les choses ne sont saisissables et concevables autant qu'on voudrait, le plus souvent, nous le faire croire ; la plupart des événements sont indicibles, se produisent au sein d'un espace où n'a jamais pénétré le moindre mot [...]»²³. Nombre d'auteur.e.s ont expérimenté ou tenté de combler la faille entre les mots et la vie. Cette recherche n'est pas exclusive aux femmes, mais dans le cas de ces dernières, l'expérience de la marge a teinté différemment leur recherche.

Concomitance système linguistique et pensée binaire

À l'origine, il y a les différences biologiques entre les hommes et les femmes. De ce constat prosaïque découle une lecture du monde où sont créées les « catégories

²¹ *Ibid.*, p. 50.

²² Françoise Héritier, *op. cit.*, p.10.

²³ Rainer Maria Rilke, *Lettres à un jeune poète*, Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 1993, p. 25.

cognitives : opérations de classement, opposition, qualification, hiérarchisation, grilles où le masculin et le féminin se trouvent enfermés²⁴ ». Depuis Aristote, la pensée (de la plus banale à la plus scientifique) s'articule autour de l'idée des oppositions perçues comme naturelles : chaud et froid, actif et passif, nuit et jour, féminin et masculin. Or, ces oppositions binaires sont des marques culturelles de lecture de l'environnement et ne sont porteuses d'aucune valeur en elles-mêmes : « [L]e sens réside dans l'existence même de ces oppositions et non dans leur contenu²⁵ ». Ces suites de dichotomies gouvernent nos réflexions et notre vision du monde. Or, elles n'ont jamais été neutres sexuellement. Dans ces couples, le rapport hiérarchique, « traduisible en termes de poids, de temporalité (antérieur/postérieur), de valeur²⁶ », se fait toujours dans le même sens, c'est-à-dire au détriment de l'élément associé au féminin : « Interpellée pour constituer le terme négatif du système binaire constitué d'oppositions et de soustractions, la femme devient, à l'intérieur du procès de différenciation, le signe muet d'un principe masculin omniprésent et bavard²⁷ ». Que la femme soit perçue comme *le contraire* de l'homme est le premier et le plus éhonté scandale. « Au début est donc la binarité, puis tout est distribué en deux, et affecté à un sexe ou à l'autre, selon deux pôles qui sont aménagés comme s'ils étaient opposés²⁸ ». L'univers patriarcal construit une image du monde où les éléments sont liés entre eux en termes d'oppositions hiérarchisées et linéaires : « Il y a donc un sexe majeur et un sexe mineur, un sexe “ fort ” et un sexe “ faible », un esprit “ fort ”, un esprit “ faible ”. Ce serait cette “ faiblesse ” naturelle, congénitale, des femmes qui légitimerait leur assujettissement jusque dans leur

²⁴ Françoise Héritier, *op. cit.*, p. 28.

²⁵ *Ibid.*, p. 222.

²⁶ *Ibid.*, p. 24.

²⁷ Madeleine Ouellette-Michalska, *L'échappée des discours de l'œil*, Louiseville, Nouvelle optique, 1981, p. 73.

²⁸ Françoise Héritier, *op. cit.*, p. 213.

corps²⁹ ». Dans cette distribution des attributs, on aurait pu s'attendre à ce que les deux pôles différents compris comme des opposés soient « équidistants d'un moyen terme qui serait positif³⁰ ». Mais la dissymétrie joue toujours dans le même sens, au détriment de l'image de la femme (avec des conséquences prévisibles sur son statut). Les maîtres du discours s'arrogent le positif et évacuent le neutre (moyen terme) en prétendant l'incarner aussi.

Le générique

L'Homme. La fraude commence avec le générique. Un même mot désigne à la fois le sexe masculin et l'espèce humaine, alors qu'au départ, deux racines existent : *vir* pour le sexe du mâle, *homo* pour l'espèce. Ce fait semble inoffensif tant il est courant : « On dira bien sûr que l'emploi du masculin générique n'est qu'une convention grammaticale, mais ça n'est pas aussi évident que ça en a l'air³¹ ». L'homme, par ce jeu homonymique, devient l'humain de base, pris comme « unité universelle », et la femme, une exception, une dérogation, une erreur³² : « Comment une femme peut-elle être un homme dans la langue et ne pas l'être dans la vie?³³ » Le générique se prétend porteur de neutralité et cette objectivité se retrouve donc, par association, du côté masculin de l'opposition binaire : « La Vérité peut sortir de n'importe où. Pourvu que certains parlent et d'autres se taisent³⁴ ».

²⁹ *Ibid.*, p. 207.

³⁰ *Ibid.*, p. 206.

³¹ Marina Yaguello, *op. cit.*, p. 234.

³² Prenons, par exemple, le cas d'Olympe de Gouges qui, en réponse à la *Déclaration universelle des droits de l'Homme et du Citoyen* de 1789, écrit, en 1792, la *Déclaration universelle des droits de la Femme et de la Citoyenne*. La réponse de la nouvelle République « libre, égalitaire et fraternelle » est éloquente : Olympe de Gouges sera guillotinée en 1793.

³³ Louky Bersianik, *op. cit.*, p. 225.

³⁴ Annie Leclerc, *Parole de femmes*, Paris, Grasset, 1974, p. 11.

Ce que révèle l'étude du cas du générique, c'est le biais androcentrique qu'il explicite : les femmes sont exclues de la pensée critique et de la réflexion parce qu'elles ne peuvent qu'être invisibles dans la neutralité ou visibles dans la spécificité; et les hommes sont, dès lors qu'ils s'expriment, dans l'objectivité. Étant exclues de l'objectivité, les femmes ne parlent que pour elles-mêmes, non pour une collectivité (entendre à la fois qu'elles ne s'adressent qu'à elles-mêmes et qu'elles ne parlent qu'en leur nom). La lecture du monde s'en trouve simplifiée : le monde est un monde d'hommes, ce qu'ils pensent est universel et tout ce qui n'en fait pas partie est dangereux.

La langue ne laisse donc véritablement parler qu'*un* narrateur. À ce narrateur appartient le droit de parler pour lui-même et de parler des autres ; à ces autres, le silence imposé de l'objet. En n'ayant ainsi qu'une seule parole, le discours idéologique a beau jeu de se présenter comme la raison et l'objectivité. Les femmes vivent, parlent (et écrivent) donc dans un environnement mythologique où leur est imposée une image d'elles-mêmes, issue des fantasmes et des projections de ce narrateur, mais *présentée comme objective*.

La parole muettée³⁵

Non significatives en dehors du rôle de « pôle négatif » qui leur a été attribué, les femmes sont ainsi constituées en vide conceptuel que le regard de l'homme remplit à son gré. Les normes et contraintes sociales passent dans le discours et les rapports hiérarchisés transparaissent à travers les relations entre les mots: « La place de la femme dans [la] langue est le reflet de sa place dans la société³⁶ ». L'expression des

³⁵ Être « muettée », renvoie au fait de se *faire taire* par quelqu'un d'extérieur. Voir Susanne De Lotbinière-Harwood, *Re-Belle et infidèle. La traduction comme pratique de réécriture au féminin. The Body Bilingual. Translation as a Rewriting in the Feminine*, Montréal, Remue-ménage, 1991.

³⁶ Marina Yaguello, *op. cit.*, p. 12.

femmes se heurte à plusieurs problèmes qui prennent l'apparence de barrières linguistiques, camouflant ainsi les préjugés sociaux qui leur ont donné naissance.

La forme du féminin n'est jamais la principale, elle est dérivée de la forme masculine³⁷ (« cette » dérive de « ce » ; « une » de « un » ; « féminine » de « féminin », etc). Il est impossible de ne pas voir la correspondance entre cet état de fait et la situation sociale des femmes et des hommes au moment où ces formes lexicales et grammaticales ont été établies. La forme féminine des mots se heurte donc à certains problèmes d'inscription et de perception.

Pour illustrer certaines de ces problématiques, prenons le cas des noms d'agents. Remarquons que « le féminin s'efface devant le masculin dès qu'il s'agit de pouvoir ou de prestige³⁸ ». Pour les termes épiciques, il est intéressant de souligner que, dans certains domaines, les hommes ont droit au terme absolu, les femmes, à l'épithète. Même si, au Québec, nous avons maintenant le bon sens d'utiliser « une philosophe », « une écrivaine », on accepte encore « une femme-professeur »³⁹. Cette manière de constituer des noms d'agents souligne un préjugé tenace : cette « femme-professeur » est d'abord et avant tout « femme » et accessoirement « professeur ». Ironiquement, soulignons aussi que l'on dit « une prostituée » et « un prostitué-homme ». Comme quoi le terme absolu dépend de ce qu'on veut bien lui laisser dire : une femme peut être « pleinement prostituée » mais pas « pleinement professeure ». Le refus de la féminisation est un signe de l'exclusion des femmes de certaines sphères sociales.

³⁷ Antoine Meillet, cité dans Marina Yaguello, *op. cit.*, p. 116.

³⁸ Marina Yaguello, *op. cit.*, p. 173.

³⁹ Mentionnons que c'est Louky Bersianik qui, dans un ouvrage de fiction, *L'Euguélonne* (Montréal, La Presse Stanké, 1976), a d'abord proposé la construction de féminins. La « fiction dominante » peut donc être altérée par une fiction...? Nous y reviendrons.

En changeant le genre de certains noms d'agents, on voit que les termes qui auraient dû être utilisés pour créer les féminins sont déjà employés pour décrire des objets inanimés, qu'il s'agisse de la profession ou d'un outil utilisé dans le cadre de cette profession : un médecin, *une médecine*; un critique, *une critique*, un verrier, *une verrière*... Notons par ailleurs que certains féminins existent en tant qu'adjectifs (partisan, proposition partisane), « ce qui prouve, si besoin en est, que le blocage n'est pas morphologique mais social⁴⁰ ».

Au-delà des noms d'agents, un des exemples les plus ironiques du fonctionnement de la langue est le cas de « sujet ». « Sujet » n'existe qu'au masculin lorsqu'il décrit la personne qui possède une conscience mais il existe au féminin aussi lorsqu'il décrit celle qui est soumise à un facteur extérieur : « Ainsi, le sujet n'ayant toujours qu'un genre en français, la sujète risque de demeurer sujette, c'est-à-dire, soit inexistante, soit subjuguée et soumise [...] »⁴¹.

Si jamais il émerge, voici comment meurt un terme féminin⁴². D'abord, la langue populaire crée elle-même les mots dont elle a besoin, par exemple, « doctoresse ». Comme la culture androcentrique a le privilège de la nomination et le contrôle des institutions, elle refuse de voir se fixer l'usage de ce mot, le condamnant ainsi à la marge, à un niveau de langue jugé comme « familier ». Le vrai sens du refus d'admettre la féminisation de « docteur », c'est le refus de voir exister *dans la réalité*, une « docteure ». Le terme féminin n'étant pas accepté dans le cadre d'une langue correcte, il reste associé à un parler de moindre valeur et devient lui-même, par contamination, péjoratif – et comme la définition n'est pas arrêtée, le sens profond dérive facilement. Ce féminin devenu péjoratif est en quelque sorte « brûlé » et ne peut plus servir à faire exister avec fierté cet élément qui aurait pu décrire un aspect

⁴⁰ Marina Yaguello, *op. cit.*, p. 159.

⁴¹ Louky Bersianik, *La main tranchante du symbole*, *op. cit.*, p. 212.

⁴² Marina Yaguello, *op. cit.*, p. 165-168.

de la vie au féminin (non seulement le mot mais aussi ce qu'il désignait, à l'origine). Ainsi, effectivement, le mot « doctoresse » porte en lui une connotation moins prestigieuse que « docteur »... C'est à cette dernière étape que se rencontrent des femmes qui refusent d'être « professeure » puisque c'est moins bien que « professeur ». Finalement, le mot féminin n'est ni accepté par les institutions ni employé.

Les femmes se heurtent donc, de manière générale, au manque de vocabulaire pour parler de leurs expériences spécifiques. La collectivité des femmes, ayant été écartée de l'instruction et des institutions, n'a pu prendre la place qui lui revenait dans l'élaboration du lexique. Il manque les mots de l'expérience des femmes et comme « ce qui n'est pas nommé n'existe pas⁴³ »... Les codes de la représentation et de la narrativité privilégient le masculin et évincent la subjectivité féminine. Beauvoir, dans *Le Deuxième Sexe*, exprimait avec justesse l'absence de subjectivité féminine pour faire face à la subjectivité masculine en disant que les femmes n'étaient, aux yeux des hommes, pas des sujets mais des objets « paradoxalement doué[s] de subjectivité⁴⁴ ».

La langue décrit ce que les hommes pensent des femmes et ce qu'ils pensent d'eux-mêmes. Ses lois sont sociales et idéologiques autant que grammaticales : « Une langue, ce n'est pas un matériau inerte, régi par la grammaire et le dictionnaire : une langue ce sont des gens qui parlent, qui écrivent, qui se parlent, s'écrivent⁴⁵ ». Puisqu'il existe une relation évidente entre le droit et le pouvoir de nommer⁴⁶, le

⁴³ Susanne De Lotbinière-Harwood, *op. cit.*, p. 28.

⁴⁴ Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe*, t.2, Paris, Gallimard, 1949, p. 563.

⁴⁵ Françoise Collin, « Polyglo(u)ssons », in *Les cahiers du Grif : Le langage des femmes*, Bruxelles, Complexe, 1992, p. 19.

⁴⁶ Marina Yaguello, *op. cit.*, p. 225.

mépris envers les femmes est présent partout dans le vocabulaire injurieux⁴⁷. Cet élément est très visible si l'on regarde le nombre de mots existants pour qualifier le corps et le sexe des femmes – nous y reviendrons lorsqu'il sera question du plaisir au féminin. Plus subtils sont la violence et le mépris dans les glissements analogiques (ne pensons qu'à l'insulte courante « con », mot qui désigne le sexe féminin).

Les femmes évoluent dans un espace conceptuel où la vigueur et l'énergie ne sont jamais de leur côté. Par exemple, la langue ne reconnaît pas la force des femmes et si elles ont une certaine force, elles sont assimilées à des hommes : une femme forte est « hommasse », un homme faible est « femmelette »... Le pouvoir féminin est connoté comme pervers ou dangereux (sirènes, sorcières, castratrices, dame de fer, etc.) et certains mots changent de sens selon qu'ils désignent un homme ou une femme (pensons par exemple à « homme public », c'est-à-dire un homme qui occupe une charge publique ou un homme connu et « femme publique », c'est-à-dire « prostituée »).

Un autre exemple de trahison est le mot tendancieux « féminité ». « Féminité » ne décrit pas ce que les femmes sont mais ce que les hommes veulent que les femmes soient. « Féminité » signifie faiblesse, douceur, beauté. « Féminité » n'a pas le poids symbolique de « virilité » qui, lui, vient avec son cortège de concepts positifs : courage, vivacité, force... « Féminité » ne parle pas de la force des femmes, de leurs actions nécessaires, de leur potentiel⁴⁸.

⁴⁷ Pour un brillant exposé sur la question, voir Marina Yaguello, *op. cit.*

⁴⁸ C'est pourquoi il faut créer un autre mot pour parler de cette puissance des femmes. Là-dessus, la proposition de Louky Bersianik est d'une grande importance: gynilité. La gynilité est cette force spécifique des femmes, sans rapport à l'homme, qu'elles vivent de l'intérieur. Louky Bersianik, *La main tranchante du symbole, op. cit.*, p. 249.

En français, certains « mots manquants » témoignent, par leur absence, des interdictions. Il n'existe pas de mots pour traduire le concept d'« empowerment ». « *Empowerment*, autre mot mis en circulation par les féministes, peut être rendu par des périphrases comme « la capacité d'agir » [...]»⁴⁹ » mais on traduit aussi « agency » de la même façon, il y a donc un problème puisque les deux termes ne sont pas équivalents. Ces périphrases illustrent évidemment beaucoup moins la puissance et le dynamisme que le terme anglais. Il n'existe pas de mots non plus pour décrire la faim de la femme enceinte, ce cri de tous les organes à la fois, ce mélange d'urgence et de nausées, d'étourdissements et de soif... Aucun mot non plus pour décrire le déclic qui se produit quand, d'un regard, nous comprenons qu'une personne ne va pas bien⁵⁰...

Comme la plus grande force du sexisme de la langue est son invisibilité, les mots nécessaires pour parler de l'exclusion des femmes⁵¹ n'existent pas non plus. Il a fallu inventer « féminitude », réhabiliter « féminisme » ; parallèlement, « sororal » a dû être créé pour décrire cette solidarité spécifique, alors que « fraternité » existait depuis longtemps...

Au-delà des mots, même le fonctionnement grammatical tend à rendre les femmes invisibles. Sous le couvert d'une neutralité, il efface les marques de l'existence du féminin (le masculin l'emporte!). Le neutre (masculin pluriel) est un cache-femmes qui les transforme en objets n'ayant pas accès au langage, *restées dans l'axe de l'image*. « [L]e discours ne doit pas être pris comme l'ensemble des choses qu'on dit,

⁴⁹ Susanne De Lotbinière-Harwood, *op. cit.*, p. 53.

⁵⁰ Peut-être cette expérience est-elle connue des hommes mais comme les mots pour la décrire n'existent pas, permettez que je présume qu'il s'agit d'une réalité féminine, pour le moment...

⁵¹ Il en est de même pour tout groupe marginalisé qui se doit de créer les mots pour nommer son exclusion.

ni comme la manière de les dire. Il est tout autant dans ce qu'on ne dit pas [...]»⁵². Et on ne dit pas les femmes. On parle d'elles, mais on ne leur donne pas l'espace pour se dire. Elles ne sont pas « neutres », ne sont pas *dans* le texte, au mieux, elle s'ajoutent au texte. Elles sont un supplément, une précision⁵³. Les génériques ne sont jamais ceux des femmes : c'est un bébé, sinon, un bébé-fille ; c'est un groupe, sinon, un groupe de femmes. Les femmes ne sont visibles que seules ou entre elles : par exemple, un couple hétérosexuel sera désigné par « ils ». Et, lorsqu'elles sont rendues visibles, elles le deviennent par une marque silencieuse – amère ironie –, le « e » muet, qui n'a aucun impact sur la structure syntaxique de la phrase : « Le féminin, dans la langue française, est un élément accessoire, l'embellissement silencieux d'une structure signifiante axée sur le masculin⁵⁴ ». L'omission, écrit Beauvoir, est la forme la plus insidieuse du mensonge⁵⁵.

En somme, le système linguistique tel qu'il est construit n'est pas seulement l'incarnation d'un biais intellectuel qui n'a de répercussions que théoriques ; la langue est « à la fois le résultat d'une mentalité sexiste et le moyen par lequel elle survit⁵⁶ ». La langue disponible est une simplification du monde pour les femmes. Et cette simplification les efface. Il ne reste aux femmes, pour s'exprimer, qu'une langue minée où elles n'ont pas l'espace pour se nommer, pour nommer tout ce qui, jusqu'alors, échappait aux perceptions du « narrateur », cet homme, le générique, « l'humain de base » qui a pensé le monde. Ce qu'il n'a pas pensé, il ne l'a

⁵² Michel Foucault, *Dits et écrits*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 1994, p. 123.

⁵³ Susanne De Lotbinière-Harwood, *op. cit.*

⁵⁴ Patricia Smart, *Écrire dans la maison du père*, Montréal, Québec Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 1990, p. 27.

⁵⁵ Simone de Beauvoir, citée dans Louky Bersianik, *op. cit.*, p. 227.

⁵⁶ Marina Yaguello, *op. cit.*, p. 214.

évidemment pas nommé et ce qu'il n'a pas nommé n'existe pas : « Nous les avons toujours tout laissé dire. Pire, nous avons accepté de taire tout ce qu'ils ne disaient pas, tout ce qu'ils ne *pouvaient* pas dire, étant hommes⁵⁷ ». Les femmes doivent défendre... leur existence ontologique. Il leur faut pouvoir se nommer, nommer leurs expériences spécifiques, leur rapport aux systèmes en place, leur subjectivité, hors des mots imposés. Ces « objets doués de subjectivité » doivent s'imposer au monde comme sujets. Mais par quelle voie, quelle voix?

⁵⁷ Annie Leclerc, *op. cit.*, p. 52.

III - Subjectivité et expérience spécifique

Les femmes sont donc le tabou linguistique par excellence, le non-dit, l'oublié, le simplifié⁵⁸... La langue se porte ainsi garante de la conservation de la division binaire du monde, tant au niveau social que conceptuel, entre ceux qui parlent, porteurs de la Vérité, et celles qui se taisent, porteuses de... tous les maux du monde.

Dès lors, comment se nommer, comment se reconnaître une identité, comment établir des rapports intenses avec autrui et avec soi-même? L'identité-femme est une structure morcelée par les institutions. LA femme est décrite dans son rapport aux autres : « mère de », « fille de », « épouse de », etc. Elle a un rôle social qui parfois peut sembler mal s'harmoniser avec sa vérité profonde. Comment défendre les femmes contre l'institution de la maternité et être mère? Comment vivre dans son corps et protester contre le culte de l'image imposé aux femmes? En bref, comment dire (et vivre) sa subjectivité avec les pauvres mots laissés à sa disposition et l'interdiction de s'en servir? L'expérience spécifique des femmes est celle du rapport entre leur vécu et l'image de ce vécu qui leur est projeté comme normal, voire idéal.

Il faut aux femmes retrouver qui parle, lorsqu'elles parlent. Comme la narratrice de France Théoret le souligne, il est difficile d'articuler les nuances avec les mots de l'opresseur sans y perdre l'esprit : « Il ne me vient que des phrases trop simples comme : j'ai mal dans ma faculté de jugement. Je tente avec soin de mettre au jour comment j'ai appris à penser et à dérouler l'apprentissage d'une femme née sans langue, destinée au silence et à l'obéissance⁵⁹ ».

⁵⁸ Même cette phrase se retrouve écrite au masculin...

⁵⁹ France Théoret, *Nous parlerons comme on écrit*, Montréal, Les Herbes Rouges, coll. « Lecture en vélocipède », 1982, p. 26.

Difficulté supplémentaire mais étape nécessaire, elles doivent apprendre à nommer leurs ressemblances, à créer entre elles la solidarité, la culture des femmes. Il y a, dans le vécu de l'exclusion, une culture parallèle : « Car celui ou celle qui n'a jamais pu parler la réalité de ses perceptions, celui ou celle à qui on empêche politiquement et patriarcalement la conquête de son propre territoire émotionnel, celui-là, celle-là saisira que l'identité est à la fois quête et conquête du sens⁶⁰ ». Il faut éviter l'écueil de la généralisation abusive et pouvoir parler de son vécu personnel avec l'autre, sans parler pour elle, sans lui voler sa parole... Comment mettre au jour une parole ignorée qui serait à la fois la sienne propre et l'exemple d'une certaine « universalité » ? Comment retrouver les morceaux de l'identité femme, cet impensé, cet ignoré ? Comment « déceler l'importance, la signification de ce qui était devenu invisible à force d'être ignoré par les grilles d'analyse du système de pensée dominant⁶¹ » ? Et comment parler en étant certaine d'être seule dans son discours, c'est-à-dire de ne pas être « sous influence », de ne pas obéir implicitement à une demande de censure ? « N'est propre au féminin, écrit Françoise Collin, que cette absence d'un territoire et cette impossibilité de trancher entre ce que nous “sommes” et ce que la culture a fait de nous⁶² ».

Le nous multiple

Pour répondre à toutes ces interrogations, pour tenter d'éviter ces si nombreux pièges, la réponse qu'*Entre(nt) les femmes* propose est la multitude des figures d'énonciation, leur flou identitaire et leurs interlocutrices aux visages changeants.

⁶⁰ Nicole Brossard, *La lettre aérienne*, Montréal, Remue-ménage, 1985, p. 44.

⁶¹ Anne-Marie de Vilaine (dir. publ.), « Femmes : une autre culture ? », in *Maternité en mouvement. Les femmes, la reproduction et les hommes de science*, op. cit., p. 17.

⁶² Françoise Collin, citée dans Patricia Smart, *Écrire dans la maison du père*, Montréal, Québec Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 1990, p. 24.

Les hommes ont construit une image de LA femme. Au fil de l'histoire, s'est imposé, comme nous l'avons vu, un seul narrateur : le masculin pluriel à valeur « universelle ». « Ils » se sont d'abord proclamé une vertu universelle, se sont arrogé des droits qu'« ils » ont refusés aux « autres » et ont écarté celles-ci de l'acquisition d'une image universelle positive d'elles-mêmes en leur refusant l'inscription de leur subjectivité et en les évinçant de la mémoire. Le chemin que ces « autres » ont maintenant à parcourir pour se retrouver elles-mêmes est immense. Dans le territoire de la fiction, la narration est incontestablement la figure du pouvoir⁶³. En multipliant les « je », mon texte fait signe à la réalité de leurs différentes voies, comme si plusieurs paroles, plusieurs chemins de vie pouvait faire exploser le carcan de la femme idéalisée. *Entre(nt) les femmes* « tente de faire parler ce qui a été tu pendant des siècles, ce que l'Homme a fait taire pour s'ériger comme seul héros et seul narrateur d'un "roman des origines" qui fonde la civilisation qu'on qualifie à juste titre de patriarcale⁶⁴ ».

Les femmes entrent dans le discours, dans la mémoire. Elles signent leurs pensées, se déversent l'une dans l'autre, se racontent, s'exposent comme différentes et figures de la différence. Le visage des femmes n'est pas uni et lisse comme on a tenté de l'imposer : il est changeant et complexe. C'est comme si l'écriture de fiction, en faisant signe au refoulé de la culture, l'histoire occultée des femmes, pouvait dénoncer le narrateur de la fiction dominante androcentrique. Dans l'écriture, la personne qui dit « je » est celle qui possède la Vérité⁶⁵. En société, le « je » est masculin. Pour ce narrateur, il est objectif et neutre, ce sont les femmes qui ont un langage particulier, minoritaire. Pourtant, il s'agit bel et bien d'un biais

⁶³ Voir à ce sujet, Patricia Smart, *op. cit.*

⁶⁴ Anne-Marie De Vilaine, Laurence Gavarini et Michèle Le Coadic (dir. publ.), « Avant-propos », in *Maternité en mouvement. Les femmes, la reproduction et les hommes de science*, *op. cit.*, p. 13.

⁶⁵ Nicole Brossard, *La lettre aérienne*, *op. cit.*, p. 132.

androcentrique, d'une subjectivité qui s'essaie à la distance de l'objectivité tout en omettant de nommer ses *a priori*. Le neutre, l'objectif, n'existe pas encore, il n'est que le pôle masculin qui, ayant fait taire l'autre pôle, se trouve seul dans la langue. *Entre(nt) les femmes* répond au narrateur omniscient de la fiction dominante par une multitude de voix qui lui disent : *Je me souviens de tes oublis. Je me souviens de ce que tu choisis d'oublier*⁶⁶.

Corps

L'objectif de la domination masculine était de mettre la main sur la fécondité des femmes. Mais puisque la fécondité est reliée à la sexualité et au corps, il fallait absolument contrôler ces deux aspects aussi. Tout le discours sur la sexualité s'articule donc autour du jugement négatif du corps des femmes, de leur passivité sexuelle et de leur exclusion du plaisir.

Les mots pour décrire le corps des femmes abondent, les images pour en représenter l'idéal (d'un certain point de vue masculin) aussi. À titre d'exemple, une recherche rapide dans le Robert de 1993 permet de constater que le tiers de la définition de l'entrée « femme » concerne l'aspect physique des femmes et le nom qui leur est attribué alors (grande et mince : *grande bringue, échalas, girafe, sauterelle* ; petite et grosse : *boulotte, bonbonne, boudin, cageot, pot, tonneau...*). Dans la définition de l'entrée « homme », aucune section ne s'attarde spécifiquement au corps des hommes, le sujet est effleuré de-ci de-là, lorsqu'il est question de l'âge, et n'équivaut pas à quatre lignes sur les deux colonnes de la définition. La langue se fait donc le reflet de l'oppression des femmes pratiquée par le contrôle de leur image corporelle. Peu importe leur apparence, elles n'échappent pas au mépris. L'objectif de leur corps doit être celui de la séduction, il ne peut pas exister en lui-même et est donc toujours

⁶⁶ Emilie Cantin, *Entre(nt) les femmes*, p. 91.

insatisfaisant : « Passe par le corps une épuisante descente en soi-même, ravageante et inutile⁶⁷ ». Les femmes sont spoliées, dès leur tendre enfance, de la conviction (si elle l'avaient) d'être des personnes actives, vigoureuses, pleines de courage et de talent. Elles sont réduites à leur fonction de « maintenir la vie » et sont condamnées à se préoccuper de leur image corporelle parce qu'on leur enseigne que rien n'est plus important que d'être regardée par l'homme⁶⁸. On pourrait aussi parler d'œil phallique...

(Ainsi, au retour d'une maternité, le choc de la nouvelle réalité et le choc du corps nouveau provoque surprise et questionnements : *Comment être hot et sexy quand ce que j'ai dans la tête, c'est des poissons qui tournent en rond en chantant « Ah, vous dirais-je, maman »?*⁶⁹ En effet, comment concilier séduction et allaitement, comment les seins peuvent-ils avoir ce double intérêt, cette double fonction? Comment être à l'aise avec deux aspects de la vie si différents entre eux alors qu'une même partie du corps joue un rôle dans les deux contextes? Seules les mères se trouvent à ce point confrontées dans une restructuration profonde de leur perception de leur propre corps. Comment être à la hauteur dans une telle révolution intérieure? Et qu'est-ce qu'être à la hauteur?)

De plus, ce corps vibrant de l'intérieur est appelé, dans la langue, à la passivité. Dans sa sexualité, la femme se donne, s'abandonne, se fait prendre. Elle est condamnée, par le vocabulaire qui la dépeint, à être passive et désintéressée dans sa sexualité, sinon, elle est une nymphomane, une « cochonne », une femme facile, une pute... Beauvoir souligne que la femme « mouille » quand l'homme « bande » et qu'en

⁶⁷ France Théoret, *Nous parlerons comme on écrit*, op. cit., p. 109.

⁶⁸ Voir à ce sujet, Tillie Olsen, op. cit.

⁶⁹ Emilie Cantin, op.cit., p. 38.

argot, mouiller, c'est avoir peur⁷⁰... Les mots montrent on ne peut plus clairement que les femmes sont exclues de la puissance sexuelle. La femme ne parle pas de sa sexualité, c'est l'homme qui en parle (pour elle et pour lui). Par exemple, pourquoi employer le terme « pénétration » alors qu'il ne désigne que ce que fait *une partie* de l'homme ? Pourquoi ne pas parler d'accueil ? Pourquoi ne concevoir cette pratique sexuelle qu'à travers les yeux d'un seul partenaire ? Et pourquoi le fait d'accueillir en soi un membre du corps de l'autre serait-il un geste *passif* ? On voit bien que les termes utilisés ne renvoient pas à une rencontre égalitaire dans le contexte de la sexualité, mais encore à un fait dont l'objectif est de satisfaire l'homme.

Le plaisir féminin est encore un tabou social que révèle le tabou linguistique. Selon des études psychanalytiques, l'orgasme serait un des instruments majeurs de l'établissement d'une vie psychique propre⁷¹. L'orgasme est un moyen d'entrer en contact avec soi-même et de s'appartenir pleinement, il permet donc la construction d'une identité personnelle. C'est un fait reconnu dans la littérature féministe que le plaisir sexuel est un lieu de pouvoir et d'appropriation de soi-même⁷², pour les femmes *aussi*. À tel point qu'il est tout à fait possible de penser que les hommes savaient combien la sexualité était importante dans la construction identitaire et que c'est pour cette raison qu'ils ont articulé le discours sur la sexualité (et les mutilations génitales, et les violences sexuelles, et le mépris pour la liberté du corps des femmes, et...), de manière à tenir les femmes éloignées du plaisir. Toute la question de la sexualité féminine qui dépasse la fécondité est un scandale pour le patriarcat ; « ce

⁷⁰ Simone de Beauvoir, citée dans Yaguello, *op. cit.*, p. 184.

⁷¹ Voir Nicolas Rand, *Quelle psychanalyse pour demain? Voies ouvertes par Nicolas Abraham et Maria Torok*, Saint-Agne, Éres, coll. « Transition », 2001.

⁷² Voir en particulier Madeleine Ouellette-Michalska, *L'Échappée des discours de l'œil*, *op. cit.*, Louky Bersianik, *L'Euguélionne*, *op. cit.*, et Marie-Hélène Bourcier, *Q comme Queer*, Paris, Les séminaires Q du Zoo, coll. « Cahiers Gai Kisch Camp », 1998.

sexe déborde sa compétence, il jouit⁷³». Il y a un travail à faire sur la jouissance féminine parce qu'il faut revendiquer son existence et non seulement s'en donner le droit, mais l'exiger. (D'où l'importance, pour les hommes, que les mots pour le faire n'existent pas.) *Tu n'auras pas mon cœur si tu n'apprends pas à me faire jouir. Offre-moi l'éternité. Quelques secondes d'éternité. Pas de question, pas de doutes, pendant quelques secondes. Seulement ça*⁷⁴. Il est temps de dire que le plaisir est tout aussi important pour les femmes, y compris les mères, et leur est tout aussi légitime. Il faut affirmer ce désir, sa fréquence et son intensité : la femme regarde aussi. Et le plaisir. Le plaisir peut être relié à la relation à l'autre par le fait d'une confiance établie qui permet d'explorer plus avant. Mais l'intensité du plaisir est d'abord une relation à soi. C'est une réalisation d'un plein potentiel physique, une concentration de l'esprit sur le corps *pour* le corps. La sexualité féminine déborde infiniment les mots pour en parler. Le corps des femmes existe d'abord pour elles et il convient à la littérature de créer l'espace pour nommer ce fait et lui accorder toute son importance.

Et lorsqu'il crée la vie, ce plaisir est sans nom : « Quelle n'a pas été ma stupéfaction d'éprouver, la première fois que j'ai fait l'amour sans contraception (plus de dix ans plus tard), un plaisir accru, inouï, bouleversant...? [...] Pourquoi est-ce que personne ne parle de *ce plaisir-là de la création*?⁷⁵ » En effet, quelle puissance que celle de s'incarner dans son propre corps par un plaisir irradiant et *en même temps*, d'avoir la conscience de sa capacité de créer la vie. Comme si l'orgasme à ce moment avait une double fonction, était une double création, une double affirmation de soi, dans le présent incarné du corps et dans le futur incarné de l'esprit. Comment parler de cette exaltante possibilité? Il se peut qu'on ne puisse le faire que dans la création. Parce qu'elle seule peut rendre la subjectivité dans sa plus intime complexité. *Je sais que*

⁷³ Nicole Brossard, *La lettre aérienne*, op. cit., p. 22.

⁷⁴ Emilie Cantin, op. cit., p. 41.

⁷⁵ Nancy Huston, op. cit., p. 40.

mon contour est précis et que je suis complète. Ma peau s'étire, mes poils se dressent, mon corps se dilate et reprend le présent de sa respiration. Je jouis, je suis là.

*Ma fille, je te fais*⁷⁶.

Maternités

Les hommes ont théorisé la maternité et créé l'institution de la maternité, qui régit ce qui est demandé et ce qui est interdit. Les femmes se réapproprient maintenant cette expérience et repensent les systèmes dans lesquels elles ont appris à vivre. L'écriture leur permet de se constituer une mémoire collective de ce moment qu'elles vivent chacune dans l'intimité. Un livre à la fois, elles font naître un universel féminin aux multiples visages : « Elles l'ont toutes fait avant toi, ta mère, tes tantes, les autres, les en corset, les médiévales, les préhistoriques⁷⁷ ». L'expérience de la maternité commence à être traitée par les femmes ; reprendre le discours sur cette expérience, qui leur appartient individuellement et collectivement, est prioritaire.

Ces expériences éminemment gyniles⁷⁸ doivent être codées par les femmes. Évidemment, toute l'expérience de la maternité⁷⁹ est encore un vaste sujet innommable, les mots existants étant parfaitement inadéquats pour en parler. Le mot « grossesse » renvoie au fait d'être grosse ; « enceinte », au fait d'être grosse au niveau du ventre et « gestation » renvoie au « fait de porter » qui lui, est le même pour « porter un enfant » et pour « porter un collier » : « Dans la perspective générale

⁷⁶ Emilie Cantin, *op. cit.*, p. 12.

⁷⁷ Agnès Desarthe, « Les mois, les heures et les minutes », in *Naissances*, sous la dir. de Isabelle Lortholary, Paris, L'Iconoclaste, 2005, p. 57.

⁷⁸ Louky Bersianik, *La main tranchante du symbole*, *op. cit.* p. 249.

⁷⁹ Pour la petite histoire, mentionnons que le mot « maternité » n'existe pas avant le XII^e siècle, moment où les clercs l'inventent pour parler du rôle de l'Église, épouse du Christ. Yvonne Knibiehler (dir. publ.), *Maternité, affaire privée, affaire publique*, *op. cit.*, p. 14.

de la maternité, l'expression séculaire « porter un enfant » est extrêmement réductrice⁸⁰ » parce qu'elle ne fait que référence au fait de le « porter pour ne pas qu'il tombe » mais ne parle pas de le nourrir à même son sang et son air et passe sous silence le rôle du cytoplasme, contenu dans l'ovule, qui donne à l'œuf, dès la conception, l'énergie de se subdiviser et de croître. (Dans le même ordre d'idée, les dictionnaires parlent de l'ovule en termes de racine biologique, mais ne parle pas du spermatozoïde dans les mêmes termes, faisant plutôt référence à une « semence animale »⁸¹. Le niveau végétal pour les femmes et le niveau animal pour les hommes... Oh, ordre symbolique...)

Aucun terme ne rend compte du bouleversement du métabolisme au niveau sanguin, hormonal, immunodéfensif, ni de la préparation constante du corps aux étapes ultérieures⁸². Aucun terme ne rend l'idée de l'engagement total du corps dans ce processus changeant, évolutif, de plus en plus encombrant... Une femme qui crée une vie nouvelle le fait avec toutes les ressources de son corps et de son être. Elle s'engage émotionnellement et engage sa conscience car elle sera tenue responsable de tout problème qui surviendrait. Et il n'y a « [a]ucun mot pour dire la création par elle du seul lien infrangible qui donne à l'être humain le sens de son origine et le sentiment de son appartenance à l'humanité; et pour dire l'émotion profonde qui est la sienne quand elle établit et entretient cette relation primordiale⁸³ ». « Enfanter » aurait dû vouloir dire « faire un enfant », mais il désigne seulement le moment de l'accouchement. Tous ces termes insuffisants et ces réalités innommées sont une

⁸⁰ Louky Bersianik, *La main tranchante du symbole*, op. cit., p. 96.

⁸¹ Françoise Héritier rapporte que, dans l'*Encyclopædia Universalis* de 1984, l'article « Fécondation » parle de la rencontre du principe actif (masculin, sperme) et du passif... Françoise Héritier, op. cit., p. 20.

⁸² Hélène Rouch, « Le placenta comme tiers », *Langages*, no 85, mars 1987, p. 71-79.

⁸³ Louky Bersianik, *La main tranchante du symbole*, op. cit., p. 106.

négarion de la splendeur de cette étape de la vie. Toute l'humanité a été créée par les femmes... et rien n'en parle vraiment.

Au lieu de parler de ce pouvoir maternel, on le réduit. Par exemple, le terme « instinct maternel » enferme les femmes dans la maternité en faisant automatiquement d'elles des mères en puissance. Du même souffle, ce terme enferme la maternité dans l'instinct et l'animalité alors que la maternité est un processus exigeant qui demande des facultés d'analyse et d'adaptation : « La maternité se gagne d'abord à travers un intense rite de passage physique et psychique – grossesse et enfement – puis par l'apprentissage de l'éducation, qui ne révèle pas de l'instinct⁸⁴ ». Une des narratrices d'*Entre(nt) les femmes* cherche justement quel chemin prendre : *Je voudrais à la fois te léguer une histoire et t'empêcher de la porter. J'ai peu de temps pour trouver comment être ta mère*⁸⁵.

Afin de gommer la différence entre les femmes et les hommes dans la création d'une vie nouvelle – afin, précisément, de déprécier le travail des premières – une autre astuce a consisté à produire deux termes qui passent pour des équivalences : maternité et paternité⁸⁶. Au cours de l'histoire, la paternité a davantage été un rôle symbolique et une notion juridique qu'un véritable rôle dans la vie de l'enfant. Par contre, même dans les cas où le père tiendrait auprès de l'enfant un rôle présent et aimant, au même titre que la mère, les termes seraient une falsification. La maternité commence quelques mois plus tôt et est un processus d'investissement hors du commun. Faire croire, par des termes se ressemblant, à l'équivalence de la maternité et de la paternité revient à nier l'importance du processus in utero. Cette altération de la vérité s'insère

⁸⁴ Adrienne Rich, *op. cit.*, p. 8.

⁸⁵ Emilie Cantin, *op. cit.*, p. 61.

⁸⁶ Par extension paradigmatique, notons l'absence de « matrimoine » pour équivaloir au patrimoine. Est-ce à dire que les femmes n'ont rien à léguer?

« dans un ensemble plus vaste que j'appellerai la langue du mépris, instrument du dénigrement systématique de la femme qui se poursuit depuis l'aube de la culture dans toutes les sociétés patriarcales⁸⁷ ».

Si la puissance de l'élaboration d'une nouvelle vie humaine dans et par le corps d'une femme cherche encore les mots pour se nommer, il en est de même pour la douleur de l'enfantement. Pourquoi n'y aurait-il pas de mots pour décrire l'intensité de la douleur quand des os et des muscles se déplacent et qu'une tête humaine sort de son vagin ? *Laisser les grandes mains déchirer les muscles du bassin, broyer les os, l'estomac, le dos. Vomir. Encore et encore, apprendre à ne pas résister, à abandonner, s'abandonner à la force de la douleur et du passage*⁸⁸. Tous les mots sont bien en deçà de la réalité de la violence de ce choc physique et psychique. Tout n'est que périphrase parce que les mots s'arrêtent à la souffrance que peut vivre un homme. À travers l'accouchement, on découvre un autre type de souffrance : une souffrance à la fois *nécessaire* et symbolique : *Nous sortirons du silence, même si je dois accoucher encore et encore*⁸⁹.

Plus encore, l'accouchement est source d'une telle intensité qu'elle en devient structurante, qu'elle en modifie, plus ou moins durablement, une partie de la personnalité : « L'accouchement a toujours été considéré comme une épreuve initiatique fondamentale. Les douleurs, en particulier, inexplicables, inexpliquées, opèrent des remaniements profonds dans le psychisme de celle qui enfante⁹⁰ ». *La*

⁸⁷ Marina Yaguello, *op. cit.*, p. 185.

⁸⁸ Emilie Cantin, *op. cit.*, p. 93.

⁸⁹ *Ibid.*

⁹⁰ Yvonne Knibiehler (dir. publ.), « Un nouveau rapport entre féminité et maternité », in *Maternité, affaire privée, affaire publique*, *op. cit.*, p. 26.

*souffrance m'a déplacée. Je me suis brisée au bord de mon corps*⁹¹. Le fort symbolisme de l'accouchement, l'épuisement physique et psychique, la désorganisation corporelle, l'impression de solitude et l'absence, dans son corps, de signes de la fin possible de cette torture... Tout cela durant une période hors du temps... Et les femmes devraient parler de « douleur », un terme que l'on peut employer lorsqu'on a mal aux dents?

Malgré la violence de ce passage, l'accouchement peut être « un moyen de connaître et de pactiser avec nos corps, de découvrir nos ressources physiques et psychiques⁹² ». Avec les bons mots pour accoler à l'expérience, non seulement les femmes pourraient parler entre elles de leur vécu, mais elles pourraient peut-être moins souffrir. « Pouvons-nous distinguer la souffrance physique de l'aliénation et de la peur ?⁹³ » La peur de la douleur, bien sûr. La peur que cette douleur ne cesse jamais, ne cesse jamais de croître. Mais aussi celle de ne pas pouvoir accoucher comme il faut, de ne pas être à la hauteur, de ne pas savoir quoi faire.

Lorsqu'on regarde les discours sur l'accouchement dans la littérature des femmes⁹⁴, l'idée d'une force revient sans cesse, dans l'énergie de l'accouchement et dans la conscience de l'événement : « Tu as une force immense, une force démente. Tu vois très bien comment tu pourrais pousser les murs de la pièce, saisir l'énorme disque de la lampe chirurgicale [...et] l'envoyer jusqu'à Oran ou jusqu'à Kiev. Tu vois très bien comment Hercule a fait pour ses douze travaux. Tu pousses⁹⁵ ». Dans cette

⁹¹ Emilie Cantin, *op. cit.*, p. 83.

⁹² Adrienne Rich, *op. cit.*, p. 153.

⁹³ *Ibid.*, p. 154.

⁹⁴ Voir entre autres : Agnès Desarthe, *op. cit.*, Chantal Chawaf, *Maternité*, Cher, Stock, 1979, Madeleine Ouellette-Michalska, *La maison Trestler*, Montréal, Québec/Amérique, 1984, etc.

⁹⁵ Agnès Desarthe, *op. cit.*, p. 68-69.

expérimentation de la puissance peut germer la capacité de se considérer, enfin, suffisante. En termes littéraires, cela équivaut à trouver un « je » dans l'écriture, savoir qu'il existe et qu'il peut créer. *Et maintenant, laisser couler le sang des hanches et en naître, nouvelle, mère et forte comme une histoire qu'on n'a pas voulu écrire*⁹⁶.

La responsabilité de se dire

Les femmes ont le devoir de se dire, le devoir de se mettre à exister bruyamment. Elles peuvent employer l'écriture pour affronter le réel et pour transformer la réalité. Elles doivent revisiter leur parcours avec toute leur humanité et parler de ce qui fait de l'expérience des femmes une expérience à la fois universelle et exceptionnelle. Elles doivent créer une multitude de femmes qui s'incrusteront dans la mémoire collective et briseront le silence. Ainsi, les femmes peuvent répondre par la création à la violence et au mépris : lancer à la défense de leur subjectivité une foule de « je », des visages multiples qui regardent et qui parlent.

Et elles seront tellement plus fortes après, de s'être lues les unes les autres et de savoir qu'elles ne sont pas seules, insuffisantes et marginales. Les personnages d'*Entre(nt) les femmes* se parlent, se confient, reprennent leur place dans la mémoire. Leurs histoires s'entremêlent parfois, se répètent aussi. Ainsi, la mère et la fille se sont toutes deux battues pour le droit des femmes à interrompre leur grossesse. Quelques personnages ont vécu l'avortement et les grossesses non désirées. Lorsqu'elles se racontent, leurs batailles se placent dans la suite de leur histoire et constituent à la fois un lieu d'affirmation et un lien entre elles.

⁹⁶ Emilie Cantin, *op. cit.*, p. 94.

Tant que l'écriture des femmes ne prendra pas la moitié de la page⁹⁷, l'universel restera l'histoire de la moitié mâle de l'humanité. Les expériences féminines continueront d'être traitées comme des particularités et ne pourront être considérées comme une partie de l'expérience humaine. Pourtant, l'inscription de l'intensité de la maternité, phénomène littéraire récent, fait déjà beaucoup pour la constitution d'un féminin à portée universelle. L'accumulation des récits des femmes donnera peut-être aux générations qui suivent la confiance en leurs perceptions et en leurs expériences.

La question de la réception se pose aussi. Bien sûr, le narrateur (ici, mentionnons la critique littéraire) continue de croire qu'il existe une « sensibilité universelle » et une « sensibilité féminine », qu'il existe *la* littérature et *une littérature féminine*, bourgade de la première. C'est qu'il croit fermement à sa fiction... «La femme de rêve n'écrit que pour ses tiroirs⁹⁸ », note Madeleine Ouellette-Michalska. Plusieurs facteurs ont contribué à « muetter⁹⁹ » les femmes : bien sûr, le travail domestique et la charge exclusive des enfants, le manque de temps et la faible accessibilité à l'instruction et aux ressources financières suffisantes¹⁰⁰ mais, même lorsqu'elles réussissent à écrire et à publier, leurs œuvres souffrent de dévaluation si ce n'est pas carrément de mépris¹⁰¹. «Littérature de femme : littérature féminine, bien féminine, d'une exquise sensibilité féminine. La littérature des hommes n'est pas masculine, bien masculine, d'une exquise sensibilité masculine. Un homme parle au nom des Hommes. Une femme, au nom des femmes¹⁰²», note avec justesse Annie Leclerc. En vertu de

⁹⁷ Marina Yaguello, *op. cit.*, p. 85.

⁹⁸ Madeleine Ouellette-Michalska, *La maison Trestler*, *op. cit.*, p. 223.

⁹⁹ Voir Suzanne De Lotbinière-Harwood, *op. cit.*

¹⁰⁰ Virginia Woolf, *Une chambre à soi*, trad. de l'anglais par Clara Malraux, Paris, Denoël, coll. « Empreinte », 1992.

¹⁰¹ Tillie Olsen, *op. cit.*

L'androcentrisme dominant, les femmes sont perçues comme un sous-groupe, une minorité ; la subjectivité universelle leur est refusée. Et lorsque la critique reçoit de grandes œuvres de femmes, on en dit qu'elles ont la force « d'une écriture d'homme », c'est dire que tout ce qui peut caractériser l'écriture des femmes, c'est l'incomplétude, l'imperfection, la sensiblerie¹⁰³. On nie toute profondeur et toute spécificité de perception et de compréhension du monde par les femmes. Même aujourd'hui, les écrits féministes souffrent d'une réception qui n'accepte pas de les lire comme un nouveau langage, l'histoire littéraire se construit en omettant l'apport des femmes et les écrits des femmes sont moins lus et moins étudiés que ceux des hommes. Encore aujourd'hui, les femmes souffrent du manque d'une tradition littéraire dans laquelle s'inscrire – bien que cette tradition existe, elle n'est pas relayée par les établissements d'enseignement, la littérature féminine n'étant toujours pas *la* littérature...

Histoire oubliée

L'écriture est d'abord une question de mémoire. Au départ de mon projet de création, une idée : écrire les bouts manquants des histoires de mes grand-mères et de celles qui leur avaient donné naissance. Dessiner une généalogie de femmes. Écrire ces récits enfouis et retrouver, quelque part dans ces demi-confidences, ces connivences et ces ouvertures, la trace de blessures qui se seraient rendues jusqu'à moi, le souvenir d'espoirs morts-nés. Comme la narratrice de France Théoret, je ressentais la certitude que ma vie psychique ne comprenait pas seulement mon propre passé et mon propre inconscient mais était aussi animée de l'inconscient de toutes ces femmes qui n'avaient pas eu le temps et l'espace pour se confier : « Je suis une tenace mémoire blanche, j'ai dans mes veines les générations antérieures et je participe du

¹⁰² Annie Leclerc, *op. cit.*, p. 11.

¹⁰³ Voir Tillie Olsen, *op. cit.*, et Louky Bersianik, *La main tranchante du symbole*, *op. cit.*

vivant obligé. [...] C'est la voix silencieuse qui va parler celle qui endort ses monstres chaque soir¹⁰⁴». Mon projet était de remonter, à l'aide des traces laissées dans le quotidien, vers la source de ces blessures.

J'avais envie d'offrir un espace de parole à ces femmes-silence, élevées dans l'abnégation et le refus de reconnaître leurs désirs et leurs besoins. Le père a une histoire, et il donne son nom, mais les femmes n'ont pas droit à cette mémoire. Je mesurais l'injustice de la situation et voulais contribuer à combler l'immense fossé de l'oubli. « Je pense qu'il est nécessaire aussi, pour ne pas être complices du meurtre de la mère, que nous affirmions qu'il existe une généalogie de femmes¹⁰⁵ ». Exilées dans la famille de l'homme, nous avons une histoire à reconquérir : « J'ai à dire le nom des générations, à débâtir pierre par pierre l'édifice qui donne de l'ego et du pouvoir aux uns, laissant aux autres, la danse de tourner en rond autour¹⁰⁶ ». J'ai écrit pour retrouver l'histoire de cette grand-mère qui, après avoir vécu le silence et réappris la parole, cherche une voix pour se raconter. Raconter les accouchements dans la terreur, les mains perpétuellement fendues, les serviettes étendues sur la porte du poêle pour réchauffer les enfants transis après le bain, les repas à quatorze et pourtant, la solitude, la solitude...

Histoire volée

Dans l'histoire, « la plupart des femmes sont devenues mères sans l'avoir choisi¹⁰⁷ » et je ne pouvais m'empêcher de penser à elles. Comment avaient-elles vécu leurs

¹⁰⁴ France Théoret, *Nous parlerons comme on écrit*, op. cit., p. 10.

¹⁰⁵ Luce Irigaray, *Le corps-à-corps avec la mère*, Paris, Édition de la pleine lune, coll. « Conférence et entretiens », 1981, p. 29-30.

¹⁰⁶ France Théoret, *Nous parlerons comme on écrit*, op. cit., p. 33.

¹⁰⁷ Adrienne Rich, op. cit., p. 9.

accouchements? Étaient-elles seules? Informées? Comment? Qui les aidait? Qui les rassurait? Comment avaient-elles pu mettre l'humanité au monde et se faire oublier? Voilà quelques questions qui m'habitaient et avec lesquelles je vis encore. Je voulais écrire et choisir pour toutes celles qui n'avaient pas eu le loisir de le faire. J'entends encore ma grand-mère dire : « Si j'avais pu, j'aurais été médecin ou pianiste ». J'entends la naïveté, oui, mais aussi la rage de s'avouer vaincue, dépassée. Cette femme d'où je viens réclame sa place dans l'histoire. Elle dit : j'ai porté des enfants, je les ai maintenus en vie dans la pauvreté et la solitude et j'avais des rêves. Des rêves que je n'ai jamais réalisés, des rêves que je porte encore et qui ont l'âge où ils sont nés. Le ton aigre de ma grand-mère et le fond de sa clameur, qui porte toute la candeur de son enfance, dernier souvenir d'un rêve qui a dû se terrer pour laisser place au quotidien.

À ce moment, je n'étais ni mère ni consciente que ma recherche rejoignait une collectivité de femmes déjà en marche vers cette mémoire. Et quelle surprise de lire, quelques années plus tard, qu'Adrienne Rich dédicace son important livre, *Of Women Born*, à la mémoire de ses grand-mères dont elle « commence à imaginer les vies¹⁰⁸ ». Il me semble justice de réveiller les fantômes étouffés puisque « toute la vie humaine sur la planète est née d'une femme¹⁰⁹ » et que nous avons le devoir humain de nous en émerveiller.

En (s')écrivant, les femmes transforment la langue et l'écriture : « Oui, il faut bien le dire, qu'en se réappropriant leur corps à travers l'écriture, les femmes la confrontent, c'est-à-dire qu'elles la mettent en présence de ce qui ne s'était jamais présenté à l'esprit : l'existence ontologique des femmes¹¹⁰ ». Plus les femmes écriront, plus le

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 7.

¹⁰⁹ *Ibid.*

¹¹⁰ Nicole Brossard, *La lettre aérienne*, op. cit., p. 82.

« neutre » révélera sa construction masculine et plus elles auront accès à l'universel et à la solidarité. Et puis, à force de sentir cruellement le manque de mots pour se décrire, elles les inventeront et leur nouvelle existence facilitera la parole. Il est temps de refuser de se laisser regarder sans répondre par le regard. Et par la parole : « L'écriture est ce qui permet de déjouer la langue et la pensée « straight », c'est-à-dire linéaire-binaire¹¹¹».

¹¹¹ *Ibid.*, p. 138.

IV – Au-delà du linéaire et du binaire

« [I]l aurait fallu que ces discours, depuis leurs débuts, nous aient considéré[e]s comme des sujets parlants¹¹² ».

Dans le langage, la femme est perçue comme « autre » et stéréotypée ; la seule subjectivité qui y parle est le masculin. Introduire dans l'espace conceptuel l'expérience des femmes, et *a fortiori* l'expérience de la maternité, remet donc en cause la structure binaire du mode de pensée. Concevoir qu'il existe des réalités pour lesquelles la langue ne possède pas de mots et que la vie déborde des mots pour la dire est un premier pas vers l'éclatement du concept de linéarité du monde. Toute la vie ne peut être comprise avec justesse en termes d'oppositions, les éléments ne sont pas simplement *le contraire* les uns des autres. L'exemple de la maternité comme lieu de rencontre des paradoxes est un des plus flagrants : « Or, la maternité est le lieu de rencontre de la nature et de la culture, elle est corps et pensée, activité et passivité, et elle repose entr'autres le rapport de l'individu à l'espèce, du privé au politique, de soi à l'autre¹¹³ ». À partir du constat que les femmes sont bien autre chose que l'opposé des hommes, qu'elles sont ailleurs, débordantes, insaisissables par la langue des hommes, le monde s'ouvre dans sa véritable complexité, les raccourcis intellectuels paraissent dans leur pauvreté. Le féminisme force à revoir le schème de pensée patriarcal. Brossard traite de son expérience en ces termes : « Je parle ici d'un certain angle de vision. Pour y arriver, il a fallu que je me déplace de manière à ce que le corps opaque du patriarcat n'empêche pas ma vision. [...] Ce déplacement occasionne tous les autres¹¹⁴ ». Le langage est ainsi ce qui permet de se construire une image mentale du monde et de le penser. Prendre conscience de l'androcentrisme de la langue conduit à percevoir celui de la pensée. Évidemment, l'image du monde en

¹¹² Alice A. Jardine, *Gynésis, Configuration de la femme et de la modernité*, trad. de l'anglais par Patricia Baudoin, Paris, PUF, coll. « Perspectives critiques », 1991, p. 120.

¹¹³ Anne-Marie de Vilaine (dir. publ.), « Femmes : une autre culture? », in *Maternité en mouvement. Les femmes, la reproduction et les hommes de science*, *op. cit.*, p. 17.

¹¹⁴ Nicole Brossard, *La lettre aérienne*, *op. cit.*, p. 57.

est complexifiée et il faut alors comprendre quels autres liens peuvent se créer entre les termes et ce qu'ils décrivent. Il faut tenir compte de la multiplicité et de la diversité des sources d'énonciation, revisiter les présupposés symboliques, idéologiques et politiques et reformuler une écriture de la vie qui lui soit plus fidèle. L'écriture des femmes (et l'inscription des femmes dans l'écriture) a d'autres projets que celui de faire taire le « masculin bavard », elle tente de repenser les liens entre le soi et l'autre, entre la nature et la culture, entre le neutre et l'universel, entre la fiction et la réalité... De leur position à l'extérieur du centre, elles peuvent imaginer d'autres frontières et d'autres centres... et les mouvements entre les deux. Au lieu de penser *le contraire* de l'ordre qui leur nuit, les écritures des femmes pensent autrement et ailleurs le monde et la langue, déconstruisent les tentatives désespérées de stabilité du logos.

Soi et autre

La maternité bouleverse le rapport à soi : « Du temps que je pensais comme un homme, j'avais des idées simples. Maintenant, je les ai en double. J'ai maintenant la forme encombrée par le je/moi ne me suis pas assez regardée le nombril avant qu'il ne disparaisse complètement le neuvième mois de la naissance de l'autre, fille, au nombril évident comme une plaie¹¹⁵ », écrit Nicole Brossard. La maternité force à repenser l'opposition entre le concept de « soi » et de « l'autre » et à réintroduire le tiers, exclu jusqu'alors de la pensée binaire... La femme enceinte n'est pas une autre, mais elle est certainement différente, ce qu'elle porte en elle est à la fois à l'intérieur et à l'extérieur d'elle, elle n'est pas en fusion mais en relation constante... La grossesse est une figure extraordinaire de l'ouverture à l'autre, du prolongement d'une vie humaine dans une autre, le constat de l'arbitraire des contraires. Le placenta régit une relation qui n'est pas parasitaire : il permet aux deux organismes de se

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 12.

maintenir en vie simultanément, il permet à la mère de poursuivre sa vie et à l'enfant de se construire dans un nouvel espace créé pour son développement. La grossesse est un exemple des relations qui existent entre les individus qui interagissent et s'influencent, qui communiquent et se transforment : « Le placenta [...] établit une discontinuité anatomique et une continuité physiologique. Il est donc, d'une certaine façon, séparation et réunion. De ce point de vue, il pourrait représenter, non un objet, mais un espace transitionnel par lequel l'enfant est à la fois relié à la mère et séparé d'elle, dépendant et indépendant ¹¹⁶ ». Les vies humaines ne sauraient être le contraire les unes de autres tant est grande leur complexité individuelle et la richesse des liens entre elles. La grossesse est une prise de conscience radicale de la continuité entre les vies humaines.

Vers la fin d'*Entre(nt) les femmes*, certains fragments reviennent modifiés. La confiance permet d'éclairer tout autant le passé que le futur. Tout se revit encore et encore, nous sommes dans une boucle qui tourne où aucun.e d'entre nous ne tient la vedette. Se raconter, c'est naître à nouveau dans la tête de quelqu'un.e d'autre ; faire l'enfant, c'est transmettre des souvenirs en même temps que la vie. Les suites d'événements s'impriment en nous et dans nos gestes; de nos gestes, ils passent à notre entourage, particulièrement nos enfants : *Chercher le plus loin possible, ne pas ajouter mes défaites aux fantômes que portera ma fille. Trouver la crypte et déterrer les morts*¹¹⁷. À force de confiance, la mémoire du passé enfoui reviendra dans le présent, guérira et demeurera dans l'avenir. C'est probablement ce qu'on appelle « changer le monde » : « Conscience apaisante ou lucidité en acte, tout geste de création est un geste politique. Si cette conscience est féministe, l'écriture qui en découle, qu'elle soit de réflexion théorique, de poésie ou de fiction, sera

¹¹⁶ Hélène Rouch, *loc. cit.*, p. 76.

¹¹⁷ Emilie Cantin, *op. cit.*, p. 90.

nécessairement de l'*écriture au féminin*. En inscrivant le féminin dans l'espace littéraire, cette écriture est forcément politique et révolutionnaire¹¹⁸».

Nature et culture

On nous a enseigné à séparer le corps et la pensée, la nature et la culture : « [L]e plus difficile à admettre semble être la mixture : le fait que nous soyons simultanément existence et essence, animal et parlant ; que nous vivions nécessairement la sexualité (et du reste la maternité aussi) à la fois comme “expression individuelle” et comme “institution sociale”¹¹⁹ ». La maternité, parce qu'elle est une expérience corporelle, a été comprise comme *n'étant qu'une* expérience corporelle. Il a été question plus haut des mots pour la décrire qui la minimisent. La maternité n'est pas de la « reproduction », c'est même tout le contraire. Le mot « reproduction » dénie à la maternité son aspect d'invention et l'apparente à la copie : « Alors que cet acte essentiel – mettre au monde, donner naissance à un être nouveau, unique et l'aider à se développer, à *naître à lui-même* – est pour nous création, invention, tâtonnement et met en jeu toutes les ressources de notre être, il n'est considéré par la société patriarcale que comme un moyen de se reproduire elle-même¹²⁰ ». Le sexisme de la langue enlève à la maternité son esprit et sa réflexion. *Je voudrais à la fois te léguer une histoire et t'empêcher de la porter*¹²¹. Selon la rhétorique aristotélicienne sur laquelle est encore basé le discours patriarcal, l'expérience est muette et passive. Pourtant, l'expérience nourrit la réflexion et est nourrie de réflexion : d'où vient cette idée simpliste que vivre une expérience dans son corps empêcherait d'y réfléchir? Le

¹¹⁸ Louky Bersianik, *La main tranchante du symbole*, op. cit., p. 271.

¹¹⁹ Nancy Huston, op. cit., p. 320.

¹²⁰ Anne-Marie de Vilaine (dir. publ.), « Femmes : une autre culture? », in *Maternité en mouvement. Les femmes, la reproduction et les hommes de science*, op. cit., p. 17.

¹²¹ Emilie Cantin, op. cit., p. 61.

développement du fœtus se fait de manière autonome, mais la femme ne peut se réduire à son ventre, Nancy Huston le souligne avec poésie : « Qu'apprendras-tu du monde, toi, en tirant goulûment sur mon mamelon tout en me regardant dans les yeux?¹²² » L'heure de la mort de la dichotomie nature/culture a sonné : le corps nourrit un autre corps et les yeux nourrissent son âme. La mère, dès le début, dans ses moindres gestes de maintien de la vie, apprend à son enfant ce qu'est le monde, ce qu'est la relation humaine. Elle forme tous les aspects de cet être et le fait de tout son être : *Je te répète à cœur de jour que je t'aime. J'ai peur que de te laisser pleurer gâche le reste de ta vie*¹²³.

S'il peut être difficile d'admettre qu'une expérience éminemment physique puisse être profondément philosophique, il est aussi difficile pour les femmes de démêler ce qu'elles sont comme mère et ce que la société veut qu'elles soient. Les mots « mère » ou « maternité » sont chargés de demandes implicites et d'icônes inhumaines. *Assise au resto, une famille derrière nous, je t'ai écrit sur la serviette en papier : « Rappelle-toi que je n'aime pas les enfants ». LePapa dit que je ne suis pas obligée d'être Rambo. Rien ne dit que je doive être Candy non plus*¹²⁴. Les femmes doivent inventer aussi leur rôle de mère, hors des images de la mère sans voix qui donne sa vie et se réalise à travers ses enfants. L'écriture peut être un lieu de réappropriation de la maternité, de la *créativité* double, du pouvoir d'être et de produire. En effet, la conscience de cet état-limite qui est celui de la grossesse peut être un frein temporaire à la création littéraire. Huston évoque cette période sans écriture : « [...]Je me sens trop "occupée" pour écrire. Quelqu'un d'autre occupe mon corps et mon esprit. S'agit-il pour autant d'une « déchéance » de mon esprit dans mon corps? Non : un

¹²² Nancy Huston, *op. cit.*, p. 313.

¹²³ Emilie Cantin, *op. cit.*, p. 75.

¹²⁴ *Ibid.*, p. 48.

émerveillement [...] ¹²⁵ ». Par contre, plus tard, l'expérimentation humaine de ce qui semble être un paradoxe nourrit assurément l'écriture et lui permet de s'approcher de la complexité de la vie et de revoir la structure de la pensée binaire. Si les femmes, qui vivent la maternité au plus intime d'elles-mêmes, avaient bénéficié de l'espace langagier et conceptuel pour exprimer cette expérience-limite, elles auraient pu permettre à la société entière de constater la simultanéité des dimensions biologique et culturelle de la vie humaine.

Fiction linéaire

La « réalité » est en fait la perception masculine du monde : philosophiquement, la réalité est donc une construction de l'imagination patriarcale, c'est-à-dire une fiction. Le narrateur de cette fiction, se trouvant seul dans la parole, affirme que ce qu'il dit est la Vérité. Et les femmes qui ne rencontrent ni dans la langue ni dans leurs lectures un « universel féminin » croient à cette fiction : « [J]usqu'ici la réalité a été pour la plupart des femmes une fiction, c'est-à-dire le fruit d'une imagination qui n'est pas la leur et à laquelle elle ne parviennent pas vraiment à s'adapter ¹²⁶ ». Elles perdent confiance en la réalité de leurs perceptions et finissent par penser qu'elles fabriquent, inventent... Elles s'imaginent donc vivre intrinsèquement dans la fiction alors qu'elles vivent dans une « réalité fictionnelle » : c'est l'image de cohésion du monde, vu par l'œil phallique, qui est la fiction. Le caractère stable et linéaire de la pensée est une invention : la pensée est désordonnée, changeante, bouillonnante. L'humanité vit donc, non pas dans la réalité mais dans une « fiction dominante » illustrée par les mots.

¹²⁵ Nancy Huston, *op. cit.*, p. 322.

¹²⁶ Nicole Brossard, *La lettre aérienne*, *op. cit.*, p. 53.

Quand se brise le fil de la narration linéaire, la simultanéité et la juxtaposition apparaissent davantage. La création littéraire permet de repenser la structure du monde nommée et instituée comme réalité : « nous nous servons de l'écriture afin de retrouver l'évidence perdue dans la multiplicité des sens et des contours du langage¹²⁷ ». L'entrelacement des trames des histoires des personnages d'*Entre(nt) les femmes* fait se courber le temps et se toucher des moments du présent et du souvenir. L'histoire commence plusieurs fois et plusieurs moments se (re)vivent en même temps à travers un questionnement des origines, la simultanéité de souvenirs et d'expériences corporelles intimes. Nos vies sont d'incessants allers et retours entre notre action quotidienne (présent) et notre volonté (futur), entre les agissements qui répondent à l'instant présent et ceux qui ont pris naissance dans un passé brouillé.

La posture... plus 257 jours

La maternité a agi comme catalyseur de ma réflexion sur la création en ce qu'elle a bouleversé mon rapport au monde et l'image que je me faisais de mon identité. Le seuil de mon histoire est devenu introuvable, le début, reconnu inexistant. J'ai donné naissance à une fille. Tout a été bouleversé par ce souffle nouveau. Je n'étais plus la fin d'un arbre généalogique, j'étais le milieu d'une histoire qui continuait de s'écouler par moi. J'ai pris connaissance à ce moment de ma place dans l'histoire, de mon lien avec celles qui m'avaient précédée.

Je voulais dessiner une généalogie. Écrire pour faire émerger la parole des femmes enterrées-/vivantes. Je me retrouve *dans* la généalogie. Je deviens mère et le milieu d'un sablier. L'entonnoir qui me précède est rempli de blessures et je suis ce petit trou par lequel tombe le sable du temps. Par moi se transmettent les souvenirs, les blessures, les défaites à une enfant dont les jambes ne savent pas encore se sauver. Je ne suis pas l'aboutissement de tous ces récits, je n'en suis que la *continuité*. J'avais

¹²⁷ *Ibid.*

élaboré une toile où projeter le monde et je me voyais maintenant, fibre cousue aux autres, serrées à tel point que je ne pouvais plus les distinguer de moi. Je suis devenue une poupée russe. Toutes les histoires de mes (grand-)mères, les unes dans les autres deviennent miennes et je les transmets. Elles vivent simultanément en moi, me hantent, me forcent à revoir ma perception du monde. Je m'aperçois que je dis « tu » à une enfant et que j'ai déjà été ce « tu » pour une autre femme ; que ma mère, ma grand-mère, ont aussi été ce « tu », fragile et somnolent. Le temps n'est pas une ligne, il est un cercle... Mes (grand-)mères et moi avons occupé exactement cet espace pour celle qui nous suit ; nous lui souhaitons à peu près les mêmes choses mais nous avons eu des possibilités différentes.

Il m'était impossible de vivre ma maternité en faisant abstraction de celles des autres femmes. Ce n'était pas que ma grossesse que je vivais, mon expérience devenait un exemple. Les injustices millénaires vécues par l'ensemble des femmes, à travers l'histoire, m'entraient dans la tête et me faisaient vomir. J'universalisais mon expérience et, plutôt que de mesurer le confort de ma position, je prenais la mesure de la cruauté, toujours d'actualité, de forcer les femmes à vivre cette expérience. Quelqu'un.e en moi grandissait. À même mes énergies, une autre vie se forgeait. Tous les jours, je pensais qu'au lieu d'avoir été un moment de prise de possession de soi et d'épanouissement de notre force individuelle, la maternité avait fait de nous, par un système patriarcal bien rodé, des bêtes de somme. Le souvenir était en moi, il m'habitait. J'étais inséparable de l'histoire universelle de ces femmes.

Plus tard, j'ai lu que je n'avais pas été seule à ressentir dans ma chair le lien que je partage avec les autres mères :

« Universaliser son malheur est peut-être une solution, un soulagement », m'écrivais-tu. Ce qui se produit au fil des pages écrites la mort dans l'âme fut, à l'opposé d'un soulagement, une prise en charge du malheur universel. [...] Au contraire d'une contamination romantique de l'universel par mon mal

personnel, ce fut le mal planétaire qui s'engouffra en moi pour y être épousé.
Pour y trouver sa langue¹²⁸.

Je refusais, pour moi et pour toutes les autres, d'être traitée comme un outil de procréation du système, comme un organe sans tête. Je refusais qu'on m'impose la manière de vivre cette expérience, qu'on m'impose un discours à tenir. Je vivais mon quotidien avec le regard des milliers de femmes qui, les unes dans les autres, m'avaient donné naissance. Elles me regardaient, elles vivaient avec moi, me demandaient d'assumer la puissance qu'elles n'avaient même pas pu exprimer. On m'enlevait tout le bonheur que j'aurais pu tirer de cette expérience en m'enlevant d'avance l'espoir de la créer. J'avais la certitude que la grossesse pouvait me transformer, me brancher à une puissance millénaire, m'inscrire avec force dans le mouvement de l'histoire. Je savais que si j'avais pu me lier aux autres femmes, renouer avec leurs expériences oubliées, leurs discours tus, j'aurais la force de m'inscrire auprès d'elles, dans l'histoire de notre sang. À travers leurs grossesses, on les avait instrumentalisées et je brûlais d'exprimer que la grossesse devait d'abord et avant tout être reconnue comme une création des femmes. Il fallait crier que nous n'étions pas des utérus mais de puissantes forces de création.

Où étaient les discours des femmes? Leurs histoires d'accouchements? Qui parlait de ce moment, avec son corps et avec son cœur? Qui avait senti *ça*? Qui avait senti les mains énormes lui saisir les os du bassin et les lui coller aux omoplates? La nuit où le travail a commencé, je comprenais que l'on puisse avoir peur que *ça* augmente. À ce moment, j'étais encore dans l'espoir que j'en savais suffisamment pour ne pas avoir peur. C'était sans compter le silence. Ce que je peinais à imaginer, c'est qu'il n'était plus question de savoir, le logos n'avait surtout pas sa place entre les hormones et l'ouverture du bassin, entre la douleur et l'espoir. C'est là que je me suis sentie seule. C'est à ce moment précis que j'ai mesuré la violence de l'œil distanciateur. Nous

¹²⁸ Claire Lejeune, *Le livre de la sœur*, Montréal, L'Hexagone, coll. « Essai », 1987, p. 33.

séparer les unes des autres. Nous isoler alors que nous souffririons moins de nous savoir ensemble, de connaître notre culture commune. Notre histoire est faite de blancs, notre discours est fragmentaire. Une infime partie de notre histoire est passée jusqu'à nous par nos têtes, le reste, nous le transmettons par le sang pour ne pas l'oublier. *Entre(nt) les femmes* ne peut pas raconter l'histoire de ma grand-mère ; elle-même ne sait plus. Elle a appris le silence et l'oubli de soi : elle y est prisonnière. Parfois, entre les lignes apprises par cœur, dans la décence et le devoir, je peux entrevoir le reste, la trace de la vérité refoulée. Entre les contractions, le passé est entré en moi (ou peut-être est-il sorti) et j'ai souffert d'abandon, de solitude.

Je croyais qu'il n'y aurait pas que la douleur. Je cherchais cette force millénaire des femmes qui nous ont portées. Il y aurait l'histoire, au tournant... Mais cette force des femmes qui ont donné naissance au monde, un.e enfant après l'autre, cette force immense m'arrivait avec son silence et avec sa peur. Elle m'arrivait filtrée par le logos, filtrée par l'aliénation obligée de ces générations. Je souffrais sans pouvoir y trouver un sens, contrairement à tous mes espoirs. «Pouvons-nous distinguer la souffrance physique de l'aliénation et de la peur? Y a-t-il une douleur créatrice et une souffrance créatrice ?¹²⁹» Je cherchais cette douleur créatrice des femmes-louves qui accouchent de leurs enfants debout. Je voulais vivre l'accouchement comme un dépassement, « comme un moyen de connaître et de pactiser avec [mon] corps, de découvrir [mes] ressources physiques et psychiques¹³⁰ ». J'étais dépassée par le symbolisme de ce moment, prise au dépourvu par l'ampleur de la souffrance, terrorisée à l'idée qu'elle ne finisse jamais : « Être le centre du vortex, où le temps et l'espace se conjuguent et s'ouvrent : mon sexe est cette brèche et je ne le savais pas¹³¹ ».

¹²⁹ Adrienne Rich, *op. cit.*, p. 154.

¹³⁰ *Ibid.*, p.153.

¹³¹ Marie Darrieussecq, *Le bébé*, Paris, P.O.L., 2005, p. 41.

Je suis née nouvelle ce jour-là, d'avoir touché à quelque chose de puissant et de fragile au fond de moi. « La grossesse peut être vécue comme l'extinction d'un premier soi[...]»¹³². Mon nouvel être-mère émerge des cendres de celle que j'étais, celle dont l'expérience d'écriture était reliée à la recherche de liberté dans la création, dans la vie, dans l'ouverture à l'autre et dans l'authenticité. Cette écriture existe toujours, mais la main a vieilli et se sent le pouvoir d'aller plus loin. Je sais que je cherche ma culture effacée, je sais qu'elle existe, je sais qu'au-delà, nous nous retrouverons. C'est la main qui tient le crayon qui a touché, au-delà de ce que je croyais être l'intérieur de mon corps, la tête gluante et sans cheveux de ma fille, après trente-six heures de contractions, de bain à remous, d'hormones et de douleurs. Cette main ne peut plus écrire, plus comme avant. Elle est morte. Ou elle est née, je ne sais plus. Les lieux de nouvelles possibilités émergent.

Il faut maintenant un texte qui puisse assumer ce corps, lieu d'expérience-limite – ce lieu honnête et dévalorisé dans le système des oppositions, ce lieu supposément *opposé* à l'esprit, à la réflexion ; il faut redéfinir l'ouvert, repenser le lieu de l'écriture... Parce que le rapport au corps – et donc, nécessairement, rapport à la finitude, au sens, à la relation avec le monde et bien des choses encore – a été bouleversé.

La posture femme-histoire s'est transformée. J'étais féministe par humanisme, je devenais, mes forces quintuplées, une mère défendant l'avenir de sa fille. L'écriture est devenue un lieu d'urgence et de réappropriation de ma maternité, de ma créativité double : « Il faut affirmer la joie de mettre au monde, l'éblouissement de laisser passage à une conscience »¹³³. La conscience du discours volé, de la volontaire omission de notre expérience, m'a forcée à revoir et à radicaliser l'approche de mon

¹³² Adrienne Rich, *op. cit.*, p. 163.

¹³³ Marie Darrieussecq, *op. cit.*, p. 101.

écriture. Il fallait retrouver la parole des femmes, car c'était la mienne qui avait besoin d'elle. Retrouver la parole et la léguer à ma fille.

Je savais qu'il fallait me regarder vivre¹³⁴, écouter les vies des femmes autour de moi et créer des ponts entre nos expériences pour que puisse prendre corps cette communauté de femmes qui se disent elles-mêmes, qui se racontent à leurs filles, pour que plus jamais on n'oublie, pour que nos filles n'accouchent pas seules mais sentent nos regards et nos cœurs avec elles, dans cette force dont nous reprenons collectivement possession...

J'ai découvert un peu tard un universel féminin avec lequel partager ces grands moments. Hantée par les silences qui m'avaient précédée, je devais trouver les mots pour créer une relation nouvelle avec ma fille, un discours qui serait vraiment de moi, pour *elle*. Je voulais lui écrire la vie. Je voulais lui parler de tout ce qui n'est pas la mère idéale, de tout ce que j'avais, moi, au fond de la gorge pendant que je la portais. Le quotidien, les doutes, le plaisir, l'humiliation, l'impression d'une infinie puissance et la dépossession de ce pouvoir, le désir de fuir, les remords...

J'ai écrit l'histoire des femmes qui me séparent de mon arrière-grand-mère et celle qui me rapproche de ma fille, me découvre à elle. Nous avions tout l'espace du futur à occuper et il était urgent de commencer. Être politique, écrire pour réajuster l'image. Créer des femmes vraies qui diraient tout le mensonge de la femme fictionnelle créée par les hommes.

À travers une fiction qui a l'apparence de quelques croquis de vie, je voulais montrer que nos expériences intimes, que l'on parle du plaisir ou de la maternité, sont des lieux importants de construction du sujet, que nous sommes plusieurs à être passées

¹³⁴ Virginia Woolf, *op. cit.*, p. 135.

par ces chemins et que notre recherche, loin de nous affaiblir, nous rend plus fortes. Les femmes créent la vie en elles et y mettent tout ce qu'elles sont, c'est une démarche complexe de redécouverte et de confrontation de soi. Ainsi, la narratrice qui vit sa grossesse vit les doutes et la culpabilité du doute alors que la jeune mère du texte (celle qu'elle sera peut-être plus tard) s'émerveille de son enfant. Les doutes et les positionnements contribuent à l'intensité du rapport mère-fille, ils ne sont en rien un frein au développement de leur relation. Parallèlement, les grossesses de la grand-mère sont très souvent vécues dans la difficulté. Étant victime de contraintes sociales et de violences, la grand-mère gardera de ses grossesses et de l'enfance de ses enfants un souvenir douloureux. Le parallèle entre ces deux états peut se voir dans les différents épisodes des mains sèches : la grand-mère pleure au souvenir de la douleur qu'elle a endurée pendant de longues années tandis que sa petite fille contemple les mains de son bébé naissant qui perd sa première peau avec sérénité¹³⁵. Dans ce dernier cas, il s'agit d'une certaine constatation de la fragilité de la vie et de la possibilité des blessures ; peut-être est-ce une promesse ? Un regard vigilant et attentif qui se pose sur la fragilité humaine et qui décide de la protéger. La sécheresse des mains comme une métaphore de la souffrance qui devient plus supportable quand ne s'y ajoutent pas la solitude et les obligations dictées de l'extérieur...

Ma fille, quand j'ai regardé au fond de tes yeux pour la première fois, j'ai contemplé ma responsabilité humaine avec une nouvelle gravité et avec un nouveau courage. Comme Chantal Chawaf, j'ai envie de te dire qu'en « te contemplant je suis une femme qui se hisse au-dessus de l'angoisse [...] »¹³⁶. Je pense qu'offrir à la mémoire collective des subjectivités féminines diverses et complexes est un pas vers une affirmation de notre pouvoir féminin et de notre différence d'avec une expérience – masculine ou androcentrée – maintes fois ressassée. Notre expérience est différente

¹³⁵ Emilie Cantin, *op. cit.*, p. 4 et p. 45.

¹³⁶ Chantal Chawaf, *op. cit.*, p. 59.

de ce qu'on en a toujours dit, elle est plus riche que ce qu'il n'y paraît et nous devons la mettre au jour, pour pouvoir nous y retrouver... individuellement et collectivement.

V – L'ensemble des parties, plus que le tout

Avant la grossesse, je m'apercevais à peine que mes textes rétrécissaient, mais plus la grossesse avançait, et *a fortiori* une fois la bébé née, plus le texte se fragmentait. Avant d'en connaître les raisons dans ma pratique d'écriture, j'en avais très peur. J'avais peur que l'on ne voie dans mes fragments que « l'effet d'une sorte de paresse et même l'indice d'une sorte d'incapacité¹³⁷ ». J'ignorais encore que mille et une raisons m'y poussaient. Il semble que tout se morcelle, temps et identité ; il semble que *la Vérité* soit devenue un principe ridicule et une vision unifiée, une utopie dépassée.

Morcellement du temps et éclatement de l'image

Le fragment a répondu à la réalité de ma vie, à mon horaire nouvellement rythmé par les boires et la dépendance de quelqu'une d'autre. Virginia Woolf avait déjà traité de ces coupures temporelles : « Le livre doit, en quelque sorte, être adapté au corps et on pourrait se hasarder à dire que les livres de femmes devraient être plus courts, plus concentrés que ceux des hommes, et concis de telle sorte qu'ils ne demanderaient pas de longues heures de travail appliqué et ininterrompu, car il y aura toujours des interruptions¹³⁸ ». Mais plus encore, peut-être, pour les femmes, la notion du temps n'a-t-elle jamais été celle de la linéarité. « [L]e temps est inscrit dans le corps d'une femme comme il ne l'est pas dans le corps d'un homme : par ses règles (vingt-huit jours), ses grossesses (neuf mois), l'étendue limitée de sa fécondité (trente ans), la femme est l'horloge impitoyable de l'espèce¹³⁹ », rappelle Huston. Peut-être sont-

¹³⁷ Pascal Quignard, *Une gêne technique à l'égard des fragments*, Montpellier, Fata Morgana, 1986, p. 32.

¹³⁸ Virginia Woolf, *op. cit.*, p. 116.

¹³⁹ Nancy Huston, *op. cit.*, p. 16.

elles plus à même de conceptualiser le cycle, le retour des événements, leurs interruptions fréquentes? Le temps de l'écriture est compté différemment ; il y a une disponibilité à la fois plus rare et plus intense. Bien sûr, il y a le temps *réel* : « C'est la maternité qui oblige à mesurer la valeur du travail. Sans enfants, chacune est libre de dépenser son temps dans une profession ou dans d'autres activités. Avec enfants, le temps devient compté, réparti, et leur présence semble à beaucoup antinomique avec le temps requis pour la carrière [...]»¹⁴⁰. Mais il y a aussi la disponibilité mentale, l'absence de préoccupations. La création est possible quand toute préoccupation immédiate est écartée, ce qui n'est pas toujours possible quand on a la responsabilité de la survie d'une autre personne. La création demande la possibilité de se dégager de la vie autour, mais est-ce possible quand on écrit entre deux boires, entre deux périodes d'éveil? «In motherhood, as it is structured, circumstances for sustained creation are almost impossible. Not because the capacities to create no longer exist, or the need (though for a while as in any fullness of life the need may be obscured), but... the need cannot be first. It can have at best only part self, part time... Motherhood means being instantly interruptible, responsive, responsible¹⁴¹», relève Olsen avec justesse.

Curieusement, ce dévouement à l'enfant m'a nourrie, m'a forcée à revenir à l'écriture, plus forte et plus vive qu'avant ; j'étais différente, j'étais multiple. Je ne pouvais pas écrire à tout moment, mais lorsque j'écrivais, je m'y consacrais avec une concentration et une présence que je n'avais jamais expérimentées avant. Peut-être était-ce d'ailleurs l'urgence...? Il y avait des moments, des paroles, des intensités à saisir et à transmettre ; je voulais raconter à ma fille ce qui s'était passé autour de sa naissance. Je voulais, en même temps, parler aux femmes qui avaient vécu, ou qui

¹⁴⁰ Michèle Le Coadic (dir. publ.), « L'Enfant et/ou le Travail Enfanter et/ou Créer : Refusons la schizophrénie! », in *Maternité en mouvement. Les femmes, la reproduction et les hommes de science*, *op. cit.*, p. 114.

¹⁴¹ Tillie Olsen, *op. cit.*, p. 33.

allaient vivre, cette expérience. J'avais envie – besoin – de dénoncer l'image monolithique de la femme-mère. Je souhaitais participer à l'émergence d'un nouveau discours sur la maternité, un discours engagé, irrévérencieux, personnel, sensuel, révolté, pleinement assumé. L'ambivalence de la narratrice qui vit sa grossesse vient répondre à la littérature infantilisante sur la maternité qui dit à peu près ceci : « Cette semaine, vous serez émerveillée de sentir votre bébé bouger ». Comme si les réactions des femmes enceintes devaient toutes se ressembler, comme si toutes les grossesses se vivaient dans la plénitude. *Entre(nt) les femmes*, par son ton¹⁴², riposte à l'image de la « femme enceinte idéale ».

Crise de la Vérité

La modernité, caractérisée par sa « recherche de ce qui a été “ omis ”, mis en arrière-plan, caché, ou démunie d'expression dans les systèmes de savoirs occidentaux¹⁴³ », a vu l'échec des grands récits masculins (philosophie, religion, histoire), l'échec de la Vérité. À force de trop vouloir simuler la cohérence du monde et établir coûte que coûte un « universel », les récits androcentriques ont créé une fiction : « Les crises vécues par les grands récits occidentaux principaux n'ont donc jamais été neutres au niveau du genre. Ce sont les crises des récits inventés par les hommes¹⁴⁴ ». La moitié du monde a été réduite au silence et ce retour du refoulé entraîne la crise de légitimité des systèmes.

¹⁴² En cours d'écriture, je suis tombée, par hasard, sur *Les Chroniques d'une mère indigne* que j'ai acheté pour l'excellent titre et j'y ai découvert une parenté de ton. Il y a effectivement, en ce moment, un besoin, pour les femmes, de reprendre le discours sur leur expérience, de savoir en rire et en exprimer les côtés sombres. Caroline Allard, *Les chroniques d'une mère indigne*, Québec, Septentrion, coll. « Hamac-carnets », 2008.

¹⁴³ Alice A. Jardine, *op. cit.*, p. 37.

¹⁴⁴ *Ibid.*, p. 23.

Il faut maintenant tenter de penser ce qui n'a pas encore été pensé, ce qui avait été exclu, omis. Sortir de la dichotomie sujet-objet (dans laquelle *un* seul individu pense), oser penser sans prétendre tout unifier. Il faut accepter de réintroduire des éléments jugés « instables », codés comme féminins, et accepter que ces éléments forcent les grands récits à revoir les assises de leur légitimation. Oui, réintroduire ces éléments fragilise le système, détruit l'image unifiée du monde, fait apparaître une autre réalité, repenser les « non-savoirs ». Et tout cela peut être terrorisant. Mais c'est un risque nécessaire et... honnête.

En pleine crise de la Vérité, la narration omnisciente a quelque chose d'unificateur et de peu crédible. Elle joue un peu le même rôle que l'œil phallique :

[...L]'écrivain s'assure de son emprise sur l'altérité en se revêtant de l'autorité d'un narrateur omniscient, doté de par le pouvoir de son regard de la capacité de réduire la multiplicité du réel à la cohérence rassurante d'une vision unie. Depuis Derrida, on connaît la correspondance entre cette vision et celle du sujet cartésien, qui se coupe de l'altérité qu'il désire posséder en la réduisant au statut d'un objet dans l'œil de l'observateur¹⁴⁵.

Je ne pouvais pas me mettre dans la peau d'un sujet distanciateur et connaissant tout. J'ai cherché un angle honnête de perception du réel. Le fragment semblait seul capable de reconstruire des subjectivités, sans répéter l'erreur de vouloir généraliser : « L'exigence fragmentaire indiquerait ainsi que le seul rapport du savoir au réel (et encore plus lorsqu'il se donne la forme du Savoir Absolu) se trouverait au plus près de la discontinuité elle-même [...] ¹⁴⁶ ». Plutôt que de tenter une réponse, le fragment fait signe à la multiplicité des questions. Le fragment travaille dans une paralogique qui tente de penser « le reste ¹⁴⁷ », l'impensé, l'oublié, le tu. C'est de privilégier « [l]e

¹⁴⁵ Patricia Smart, *op. cit.*, p. 334.

¹⁴⁶ Ginette Michaud, *Lire le fragment*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. « Brèches », 1989, p. 73.

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 207.

fugitif et le fragmenté à la place du fixe, de l'unifié et du permanent¹⁴⁸» dont il est question, refuser de voir le sens se figer en une seule interprétation, désirer le voir sans cesse remis en circulation.

La narration omnisciente n'a plus de crédibilité parce qu'elle témoigne d'un monde unifié alors que les récits sont en crise à force d'avoir voulu ignorer la multiplicité des voix, dans le but d'élire un seul narrateur. Je ne pouvais pas prendre la parole et dire « nous ». Je ne voulais pas seulement raconter un « je ». Je voulais raconter un « je » qui ferait signe à un « nous » sans le définir, sans le généraliser, sans l'absorber. Je ne peux parler avec certitude des expériences *de toutes les femmes*, mais je peux raconter *des femmes*. Je peux en raconter, de ces événements quotidiens qui appartiennent à une subjectivité féminine, quelques-uns, assez pour donner une idée du reste : « Tout texte est un échantillon, c'est-à-dire une petite quantité que l'on montre pour donner une idée de l'ensemble¹⁴⁹ ». Tout se passe comme si l'écriture tentait non pas de dompter l'altérité, mais de l'explorer, de l'approcher. C'est ce que l'accumulation des « je » avait dessein de faire : ne pas répéter la violence de parler à la place de quelqu'une d'autre, mais créer une disponibilité à l'écoute de ce qui n'avait pas été dit.

En créant un tissu de plusieurs moments, les fragments se comportent comme une pulsion, se liant et se déliant à la fois. Ils sont une histoire, des histoires, un non-dit, des non-dits : « Ces textes sans continuité[,] l'expérience de parcours faits d'allées et venues, de boucles et de raccords, de chemins de traverse entre des paroles et des écritures¹⁵⁰ » parlent autant de ce qu'il y a à dire que du silence. Ils invitent à sortir du

¹⁴⁸ Suzanne Lamy, *D'elles*, Montréal, L'hexagone, 1979, p. 31.

¹⁴⁹ Nicole Brossard, *Journal intime suivi de Œuvres de chair et métonymies*, Montréal, Les herbes rouges, (1984), 1998, p. 45.

¹⁵⁰ Suzanne Lamy, *op. cit.*, p. 12.

texte et à y retourner, à lier entre eux certains fragments, à les déplacer dans l'espace mental, à créer de nouveaux souvenirs, à multiplier « les points d'entrée et de sortie¹⁵¹ » du texte, à lire les blancs, donner un sens à ce qui n'est pas écrit. Ainsi, la linéarité du temps et de la lecture est remise en question. Il n'y a pas de sens imposé et il y a des retours possibles.

Critique de la vision unifiée

En lui-même, le fragment est une résistance à l'idée d'un monde unifié et construit. Il propose des glissements de sens et tout glissement ouvre une brèche dans le réel. Le fragment est une rupture parce qu'il pointe l'inadéquation entre la vie et les systèmes qui servent à l'expliquer. En s'inscrivant dans un mode poétique d'approche du réel, il souligne les choses tues. Il est plus à même de refléter un véritable rapport à l'altérité parce qu'il n'a pas la prétention d'universaliser : « Je retiens surtout de la définition du fragment sa valeur de stratégie discursive visant la subversion du principe de totalité¹⁵² ». Les fragments forcent le dialogue et questionnent. En refusant d'imposer une vision unie, ils s'inscrivent également en faux par rapport au besoin de domination fondé sur la maîtrise du monde environnant.

Le texte morcelé fait signe au morcellement du monde, à la nécessité de repenser sa structure. Dans les blancs, au seuil du souvenir, tout près d'une vérité mais ne pouvant jamais la nommer avec certitude, se tient l'histoire des femmes. Faute d'avoir eu l'espace pour nous nommer chacune à notre tour, supposons du moins que tout reste à dire et que ces lieux oubliés résonnent encore dans nos gestes, dans nos corps, dans nos réflexes. *Entre(nt) les femmes* ne pouvait donc pas ne pas porter la

¹⁵¹ Ginette Michaud, *op. cit.*, p. 11.

¹⁵² André Carpentier, « Commencer et finir souvent. Rupture fragmentaire et brièveté discontinuée dans l'écriture novellière », in *La nouvelle : écriture(s) et lecture(s)*, sous la dir. de Agnès Whitfield et de Jacques Cotnam, Montréal, XYZ, 1993, p. 38.

trace des oublis forcés de l'histoire et ne pouvait pas se structurer comme une histoire suivie... L'histoire des femmes en est une de silences et de manque d'écoute. Les blancs du texte parlent de l'omission, témoignent de la discontinuité. On ne pourra jamais tout dire, d'abord parce que la moitié du monde a été forcée à l'oubli. *Entre(nt) les femmes* est un processus de prise de parole qui n'a pas terminé de se créer ; nous n'occupons pas encore *la moitié de la page*¹⁵³. Nous découvrons à peine l'histoire omise, nous avons déjà oublié beaucoup de choses sur les femmes.

Pour faire signe au temps qui passe et à l'oubli immense, j'ai utilisé une question enfantine : *Pourquoi il faut que tu écrives ta mémoire?*¹⁵⁴ Je crois que plusieurs lectures de ce fragment sont possibles. La question peut, entre autres, se lire comme une réponse au fragment qui précède, dans le premier cas, et celui qui suit, dans le deuxième – « *Quelque chose a éclaté dans mon cerveau*¹⁵⁵ » – : il faut écrire sa mémoire parce que la mémoire, nous la perdons. Par la folie, par le temps et la vieillesse, et surtout par la difficulté de dire. Souvent la mémoire reste enfermée dans une tête qui en meurt et les parenthèses de cet autre fragment renvoient au discours intérieur, à ce qui n'est pas dit à défaut d'avoir vraiment été pensé, articulé, à ce qui est inaudible même pour soi-même. Il ne s'agit là, bien sûr, que d'une des possibilités de lecture de ce fragment. La polysémie a été une importante préoccupation, tant dans l'écriture que dans les décisions entourant la succession des fragments.

Je vois le rôle du fragment comme celui d'une possibilité qui fait signe au reste. Chaque fragment est autonome parce qu'il constitue un événement. Chaque fragment peut aussi être mis en relation avec les autres, avec ceux qui le précèdent ou le suivent, ou en vertu d'un certain ordre « chronologique ». Les différents assemblages

¹⁵³ Marina Yaguello, *op. cit.* p. 85.

¹⁵⁴ Emilie Cantin, *op. cit.*, p. 23 et p. 95.

¹⁵⁵ Emilie Cantin, *op. cit.* p. 22 et p. 96.

de lectures créent différents rythmes. Par exemple, la disposition des fragments débutant par « *Quelque chose a éclaté dans mon cerveau* » a été pensée pour montrer la pulsion de la répétition, du retour cyclique de l'événement à la fois autre et même. Ce fragment passe du « elle » au « tu », témoignant d'une plus grande proximité et rapprochant cette personnage des autres « tu » du texte : l'enfant nouvellement née, la grand-mère... Est-ce dire que tout se termine dans l'oubli? Peut-être. Comme si le texte se refermait sur lui-même. Mais peut-être pas. Ces fragments ne clôturent pas le texte... Mis en relation avec les deux derniers, peut-être s'agit-il d'un envol, d'un retour, d'une écriture qui arrachera, par un mouvement désespéré et un espoir profond, cette mémoire à l'oubli définitif ? *Tu marches. Debout, droite, vers moi, en moi*¹⁵⁶. L'espace de la création devient cette brèche dans le *réel*, le retour à soi, en soi, d'une mémoire tue. Si les blessures continuent de couler dans nos veines, d'une génération à l'autre, si la crypte ne se vide jamais, peut-être alors les mots finiront-ils par sortir aussi, par la bouche de nos filles, de nos petites-filles, de nos arrière-petites-filles... Peut-être que cette parole refoulée est ce matrimoine qui, après avoir voyagé dans le temps indiciblement, imperceptiblement, éclatera, jour après jour, dans nos créations ? Est-ce la jeune mère à sa bébé qui dit : *Je nais avec toi. Je nais nouvelle*¹⁵⁷? Est-ce la grand-mère, à travers ses confidences, qui se retrouve et regagne confiance en ses souvenirs, retrouve un sens à sa vie? Ou encore, la grand-mère est-elle le « tu », ici? Affirmer un seul sens est impossible ; l'ensemble des blancs crée une sorte de « lecture en étoile » où chaque fragment peut être lié à un autre selon l'élément qui semble central du point de vue de celle/celui qui lit.

Les blancs du texte sont aussi les mots manquants. Pour les écrivaines, les mots pour s'écrire sont souvent insuffisants et la syntaxe, trop linéaire pour rejoindre l'expérience : « L'écrivaine se trouve confrontée à un système de signes qui lui est

¹⁵⁶ Emilie Cantin, *op. cit.*, p. 98.

¹⁵⁷ *Ibid.*, p. 97.

hostile et qui est utilisé comme un instrument de domination¹⁵⁸. L'écriture s'arrête d'elle-même devant le manque de mots pour coller à l'expérience, sur cette nouvelle façon de penser, tout en achoppements, tout en nuances, et en teintes qui s'effacent...

Les mots servent, en principe, à éclairer les rapports entre les êtres : « Selon le moment et le lieu où on entre dans l'histoire, on est initié à des signes qu'on apprend à lire comme étant les signes de la cohésion du monde¹⁵⁹ ». La langue est la seule voie possible pour avoir accès à l'intériorité de l'autre, aux subtilités de sa pensée. Et pourtant, cette voie de communication est inadéquate pour dépeindre notre expérience. Au lieu de servir l'expérience-femme, ma langue « maternelle » la simplifie. Si la langue telle qu'on la connaît est incapable de décrire le réel de l'expérience humaine, et *a fortiori* le réel de l'expérience féminine, si la langue témoigne de la création du « réel » en lui donnant corps et si la langue et le logos fonctionnent de manière à ramener le réel à la seule dimension de l'homme, comment sortir de l'engrenage? Comment écrire *et* sortir de la langue paternelle? De la culture du dominant? De l'enlacement et de l'envahissement du phallogocentrisme ? Sans mots pour décrire notre expérience, comment la dire et la partager? Avant que les mots à inventer s'imposent, les blancs restent, au moins, comme marque du manque et du non-dit : « Les blancs, que l'on appelle des espaces blancs, sont en fait tellement remplis de pensées, de mots, de sensations, d'hésitations et d'audaces qu'on ne peut traduire tout cela que par une tautologie, c'est-à-dire, par un autre blanc, celui-là visuel¹⁶⁰ ». Ils sont signes d'absence : « Ces blancs, illustrant les lieux d'exclusion de la femme à l'intérieur des structures langagières et sociales, entachent

¹⁵⁸ Louky Bersianik, *La main tranchante du symbole*, op. cit., p. 51.

¹⁵⁹ Suzanne Jacob, op. cit., p. 24.

¹⁶⁰ Nicole Brossard, *Journal intime suivi de Œuvres de chair et métonymies*, op. cit., p. 45.

l'énoncé d'un manque discursif¹⁶¹». Comme le langage est miné, les blancs deviennent des témoins. Le fait de ne pas tout dire *dit* que les femmes ont été entraînées au silence. Le texte fait silence pour ne plus trahir et pour écouter, inviter à l'écoute. Car la voix des femmes se bute durement au manque d'écoute et au mépris : « Ce n'est pas sa nature qui le [leur langage] handicape, le particularise, le minorise, mais le refus social, explicite ou implicite, d'entendre celles qui le parlent¹⁶²».

Et comment passer de l'état muette¹⁶³ à la prise de parole sans voler la parole des autres? Je me demande comment expliquer ce que fait la maternité à l'identité. Comment parler de la modification subie dans le rapport au corps, dans le rapport à la production et au lien généalogique? Comment parler de la différence qu'induit dans la personnalité ce parcours initiatique de la maternité sans parler de différence ontologique, sans dire que cela concerne toutes les femmes, sans échafauder une généralisation abusive?... Comment parler de la maternité sans que le récit de cette expérience ne soit pris comme une thèse essentialiste sur (contre) les femmes?

Parfois, le blanc est la meilleure – la seule – façon de faire signe *au-delà* des mots, dans une expérience pour laquelle nous avons encore à inventer les termes. On –les hommes- a souvent rapproché le travail d'écriture et le travail de l'enfantement... Mais à quoi comparer le travail de l'enfantement, cet au-delà des métaphores?

Le féminin de l'écriture questionne non seulement les mots mais aussi la syntaxe, la construction linéaire, la logique de la phrase et celle du récit. Pour cette dernière, reste toujours cette question de la limite. Jusqu'où permettre au récit de se disloquer

¹⁶¹ Madeleine Ouellette-Michalska, *L'échappée des discours de l'œil*, op. cit., p. 298.

¹⁶² Françoise Collin, « Introduction », in *Les cahiers du Grif : Le langage des femmes*, op. cit., p. 14.

¹⁶³ Voir Susanne De Lotbinière-Harwood, op. cit.

pour montrer le réel auquel il fait référence? Jusqu'où peut-on aller en restant lisible? Déconstruire la logique du récit et montrer le cafouillage du monde, sa simultanéité, sa grammaire en élation et en muétude¹⁶⁴. Bouleverser la syntaxe, couper les fils entre les causes et les conséquences, alterner entre accélération et ralentissement, lier les ruptures et mettre entre parenthèses... Subvertir le concept de l'histoire, montrer le chaos, le foisonnement du monde par celui du texte, c'est une pratique signifiante métonymique – la partie pour le tout : « Tout se passe donc comme si les fragments cherchaient à traduire quelque chose d'inconcevable qui avait trait à leur rapport au savoir et peut-être à la nature même du langage, à ce que Barthes a désigné comme le *discontinu du langage*¹⁶⁵ ». La boucle se referme : le langage est discontinu aussi parce qu'il ne représente que la moitié de l'humanité... Il reste tant de mots à inventer parce qu'il reste tant de femmes à laisser vivre et à écouter.

Comment dire aussi qu'écrire m'a rassérénée par rapport à ce qu'avait vécu mon corps à travers l'expérience du maternel? Porter la vie en moi m'a recousue au fil du monde, à l'histoire des femmes, et écrire m'a permis de m'y situer. Mon corps est le territoire que j'ai reconquis à travers la création sur la maternité, c'est l'écriture qui m'a permis de démêler ce qu'avait été mon expérience des expériences des autres que je portais en moi. Nancy Huston exprime aussi ce sentiment : «Toujours est-il que je me sens apaisée, guérie à force d'avoir éprouvé le caractère humain d'une grossesse humaine : elle m'a restitué mon corps, qui est un corps humain, c'est-à-dire pensant¹⁶⁶». La maternité a brouillé mon rapport au monde parce qu'elle m'en a démontré la complexité et l'écriture a tenté de préciser cette nouvelle posture, dans tout ce qu'elle avait de délicat et d'intense : *Être mère est l'état le plus fragile que*

¹⁶⁴ *Ibid.*

¹⁶⁵ Ginette Michaud, *op. cit.*, p. 73.

¹⁶⁶ Nancy Huston, *op. cit.*, p. 323.

*j'aie jamais expérimenté*¹⁶⁷. Peut-être l'impression de fragilité vient-elle d'une nouvelle porosité, d'un rapport, dans une plus grande proximité, au monde, à l'altérité et à la continuité humaine ?

¹⁶⁷ Emilie Cantin, *op. cit.*, p. 25.

VI- Jusqu'à toi

Continuité

La grossesse est une inscription, dans et par sa chair, de la continuité. Plusieurs écrivaines ont décrit la modification conceptuelle qui s'est opérée, à cause de l'expérience de la grossesse, dans leur manière de concevoir leur attachement aux autres êtres humains : «Elles ont le sentiment de faire partie d'une continuité : une réalité qui a commencé avant leur naissance et se perpétuera au-delà de leur mort¹⁶⁸». Je me sentais aussi comme faisant partie d'une suite de femmes, s'emboîtant les unes dans les autres au fil des générations, chacune protégeant la suivante, chacune étant protégée par les précédentes. J'ai pris conscience du temps qui passe car je n'étais plus la dernière. En même temps, je devenais immortelle car je transmettais une vie par la mienne.

Être mère, c'est non seulement cette fin de l'unité et de la finitude du sujet, mais c'est aussi la fin du primat de soi. Dans *Le bruit des choses vivantes*, la poésie d'Élise Turcotte, par le biais de sa narratrice, mère de Maria, rappelle ce déplacement : « Nous pensons, Maria est là, et finalement, nous ne sommes pas le point central de l'histoire¹⁶⁹ ». Je ne suis plus le centre du monde, même pas du mien, et mon texte est justement « une œuvre sans centre¹⁷⁰ ». Je me questionne sur les conséquences à long terme de mes gestes dans l'élaboration de l'identité de quelqu'une d'autre. Je suis plus responsable que jamais de l'avenir, je vis les peurs les plus ontologiques et les absences de réponses les plus tragiques. Je me heurte tous les jours à mes limites et à mes ignorances. Le réel est de plus en plus difficile à

¹⁶⁸ Nancy Huston, *op. cit.*, p. 136.

¹⁶⁹ Élise Turcotte, *Le bruit des choses vivantes*, Montréal, Léméac, 1991, p. 123.

¹⁷⁰ Ginette Michaud, *op. cit.*, p. 173.

percevoir, à travers mes projections dans le futur et mes questionnements sur mon passé et sur ce que je veux perpétuer.

J'apprends à co-naître avec ma fille, à la laisser émerger vers la parole. J'écris dans une volonté de rencontre : « Si les femmes en écrivant ont eu tendance à fragmenter la forme romanesque, [...] il se peut que ce ne soit pas (comme on l'a longtemps prétendu) parce qu'il leur manque la confiance, l'expérience ou l'autorité pour écrire comme les hommes, mais plutôt parce que leur écriture présente une façon *autre* de re-présenter, d'écouter, et de toucher la texture du réel¹⁷¹ ». Je m'inscris en continuité avec les autres femmes qui écrivent et en continuité avec la lecture, dans la co-création.

Intertexte

J'ai choisi d'intégrer des citations à la structure d'*Entre(nt) les femmes* afin d'envoyer la lecture ailleurs et de m'inscrire dans la continuité des écritures de femmes. Pour moi, il s'agissait de parler de la trace des lectures dans mon écriture – je suis aussi une lectrice. Dans cet échange entre d'autres écritures et la mienne, je voulais marquer la continuité en n'identifiant pas la provenance des citations : « Un corps textuel féminin se reconnaît au fait que c'est toujours sans fin (f-i-n) : c'est sans bout, ça ne se termine pas, c'est d'ailleurs ça qui rend le texte féminin difficile à lire, très souvent. [...] Je volume se clôt mais l'écriture continue [...] »¹⁷². Je les vois comme une voix qui émerge pour discuter avec le texte en écriture. Je ne voulais pas identifier : ceci est de la sagesse africaine et ceci, de la théorie littéraire ; ici, l'écriture poétique et là, le journalisme... Dans le cerveau, dans la mémoire et dans une analyse

¹⁷¹ Patricia Smart, *op. cit.*, p. 334.

¹⁷² Hélène Cixous, « Le sexe ou la tête », in *Les cahiers du Grif : Le langage des femmes*, *op. cit.*, p. 90.

du monde, – et donc, forcément, dans l'écriture – ces phrases ont servi de relance à la réflexion, elles peuvent jouer le même rôle pour la lecture. Elles sont comme des suggestions de lectures complémentaires, elles indiquent la parenté de pensée. Cette hybridité du texte met l'accent sur l'incontournable « rapport constant à l'altérité ¹⁷³ ». Le texte se poursuit dans d'autres textes.

Co-signature

Accepter plusieurs écritures et plusieurs constructions du texte, c'est avoir une préoccupation constante de la place accordée à la lecture. Tout à l'heure, je parlais de co-naître avec ma fille. Cette structure de relation s'applique aussi à la lecture : « “Co-naître” : C'est-à-dire naître ensemble, être en relation avec, écrire de façon à ce que l'altérité, le réel et le temporel parlent à travers la texture désordonnée du texte, s'ouvrir au lecteur ou à la lectrice dans une invitation à l'échange et au partage ¹⁷⁴ ». Entre le « Je » et l'« Autre », un partage et une création du sens fluide et non hiérarchisée ¹⁷⁵. La création ouverte doit admettre une co-écriture par l'acte de lecture et redonner sa place au dialogue créateur : « Le destin du texte est entre les mains de qui le lit, non de qui l'écrit ¹⁷⁶ ». Pour repenser l'épistémologie de la lecture

¹⁷³ Tiphaine Samoyault, « L'hybride et l'hétérogène », in *L'Art et l'hybride*, Paris, Presses universitaires de Vincennes, coll. « Esthétiques Hors cadre », 2001, p. 175.

¹⁷⁴ Patricia Smart, *op. cit.*, p. 334.

¹⁷⁵ Je conçois que cet espace revienne de droit à la lecture, contrairement à Bertrand Gervais qui y voit un combat : « Lire n'est pas une simple activité de réception, c'est un acte d'appropriation. Il incombe au lecteur [à la lectrice] de s'emparer d'une place qui ne lui revient pas de droit, mais qui se doit d'être conquise ». Il est aisé, lorsque l'on est du côté privilégié du pouvoir, d'affirmer que la quête du pouvoir est le travail de l'autre. Il est plus juste de reconnaître que le pouvoir s'échange et que le partage du pouvoir est la responsabilité des tou.te.s. (Élaine Hémond, « Bertrand Gervais, Prix d'excellence en recherche 1998 de l'Université du Québec », *Magazine de l'Université du Québec*, février 1999. Disponible à : http://www.uquebec.ca/bap/bap/mag_reseau/mag99_02/tete.htm)

¹⁷⁶ Claire Lejeune, « L'écriture et l'arbre du milieu », in *Les cahiers du Grif : Le langage des femmes*, *op. cit.*, p. 96.

« au masculin », il faut revoir les rôles des instances de production du sens car d'ordinaire, « le “pacte” par lequel le texte-objet est échangé entre deux sujets (l'auteur et le lecteur) correspon[d] aux modalités de la domination ou de la rivalité entre deux sujets masculins¹⁷⁷ ».

Il s'agit pour moi d'une posture essentiellement féministe puisqu'elle questionne le rapport de pouvoir et l'idée de l'artiste comme sujet qui émet le sens et celle de l'œuvre d'art comme porteuse du sens. Ma démarche me rapproche de ce que la théorie féministe a qualifié de « féminisme de la troisième vague » puisque ces œuvres « laissent intervenir les spectateurs [spectatrices] et favorisent une création artistique en duo ou en collectif. L'information transmise est donc en constante évolution¹⁷⁸ ». Au lieu de tenter de recréer le réel, je choisis de disposer des éléments de façon à créer une rencontre conflictuelle. La lecture a pour rôle d'interpréter ces chocs. « Car ici comme ailleurs, l'écrivain[e] n'est pas maître du sens qu'il [elle] met en circulation, il [elle] est juste responsable ; quant au lecteur [lectrice], s'il [elle] est juge de ce qu'il [elle] comprend et interprète, c'est que la responsabilité du sens lui incombe¹⁷⁹ ».

Mon objectif était de laisser tout l'espace nécessaire à l'Autre pour que sa lecture, sa recherche, co-écrive le texte et le crée plus grand que lui-même en multipliant ses possibilités de sens. Pour que passe l'émotion, il doit y avoir un engagement équitable : « L'é-motion n'est pas un état purement intérieur. Comme son nom l'indique, c'est un mouvement, qui fait sortir de soi le sujet qui l'éprouve¹⁸⁰ ».

¹⁷⁷ Patricia Smart, *op. cit.*, p. 28.

¹⁷⁸ Maria Nengeh Mensah et Mélina Bernier, *Repérage et mise en commun des savoirs sur la 3^e vague du féminisme*, Document de travail déposé à l'Assemblée générale annuelle de l'Institut de recherche et d'études féministes de l'UQAM, juin 2005.

¹⁷⁹ André Carpentier, *op. cit.*, p. 45-46.

Entre(nt) les femmes traite implicitement de la continuité entre moi et l'Autre, de la possibilité de complétude, du mouvement vers l'autre, vers ce qui déborde. Le texte fragmentaire, espace de dialogue, rend nécessaire la révélation des identités créatives/créatrices des lectrices et lecteurs.

Et pour laisser l'espace de dialogue,
je me tais

¹⁸⁰ Michel Collot, *La matière émotion*, Paris, PUF, 1997, p. 11.

BIBLIOGRAPHIE

Allard, Caroline, *Les chroniques d'une mère indigne*, Québec, Septentrion, coll. « Hamac-carnets », 2008, 245p.

Barthes, Roland, *Fragments d'un discours amoureux*, Paris, Seuil, coll. « Tel quel », 1977, 281p.

Barthes, Roland, *Le Bruissement de la langue*, Paris, Seuil, coll. « essais », 1984, 439p.

Beauvoir, Simone de, *Le deuxième sexe*, t.1, Paris, Gallimard, 1949, 395p.

Beauvoir, Simone de, *Le deuxième sexe*, t.2, Paris, Gallimard, 1949, 577p.

Bersianik, Louky, *L'Euguélienne*, Montréal, La Presse Stanké, 1976, 412p.

Bersianik, Louky, *La main tranchante du symbole*, Québec, Remue-ménage, 1990, 280p.

Bersianik, Louky, *L'archéologie du futur*, préf. de France Théoret, Montréal, Sisyphe, coll. « contre point », 2007, 135p.

Boucher, Denise, *Les fées ont soif*, Montréal, Typo, (1979), 2006, 118p.

Bourcier, Marie-Hélène, *Q comme Queer*, Paris, Les séminaires Q du Zoo, coll. « Cahiers Gai Kisch Camp », 1998, 125p.

Brossard, Nicole, *La lettre aérienne*, Montréal, Remue-ménage, 1985, 154p.

Brossard, Nicole, *Journal intime suivi de Œuvres de chair et métonymies*, Montréal, Les herbes rouges, (1984), 1998, 111p.

Butler, Judith, *Faire et défaire le genre*, mise en ligne le 4 octobre 2004 et consulté le 24 juillet 2005 : http://multitudes.samizdat.net/auteur.php3?id_auteur=812

Butler, Judith, *Trouble dans le genre*, Paris, La Découverte, 2005, 283p.

Carpentier, André, « Commencer et finir souvent. Rupture fragmentaire et brièveté discontinuée dans l'écriture novellière », in *La nouvelle : écriture(s) et lecture(s)*, sous la dir. de Agnès Whitfield et Jacques Cotnam, Montréal, XYZ, 1993, 226p.

Chawaf, Chantal, *Maternité*, Cher, Stock, 1979, 153p.

Chawaf, Chantal, *Le corps et le verbe, La langue en sens inverse*, Paris, Presses de la Renaissance, coll. « Les Essais », 1992, 295p.

Cixous, Hélène, « Le sexe ou la tête », in *Les cahiers du Grif : Le langage des femmes*, Bruxelles, Complexe, 1992, 157p.

Collectif CLIO, *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Le jour, Montréal, (1982), 1992, 646p.

Collectif, *Les Cahiers du Grif : Le langage des femmes*, Bruxelles, Complexe, 1992, 157p.

Collectif, *La Vie en Rose : Hors série 2005*, Montréal, Remue-ménage, 2005, 152p.

Collot, Michel, *La matière émotion*, Paris, PUF, 1997, 334.

Collin, Françoise, « Polyglo(u)ssons », in *Les cahiers du Grif : Le langage des femmes*, Bruxelles, Complexe, 1992, 157p.

Collin, Françoise, « Introduction », in *Les cahiers du Grif : Le langage des femmes*, Bruxelles, Complexe, 1992, 157p.

Darrieussecq, Marie, « Encore là », in *Naissances*, sous la direction d'Isabelle Lortholary, Paris, L'Iconoclaste, 2005, 178p.

Darrieussecq, Marie, *Le bébé*, Paris, P.O.L., 2005, 188p.

De Lotbinière-Harwood, Susanne, *Re-Belle et infidèle. La traduction comme pratique de réécriture au féminin. The Body Bilingual. Translation as a Rewriting in the Feminine*, Montréal, Remue-ménage, 1991, 174p.

Desarthe, Agnès, « Les mois, les heures et les minutes », in *Naissances*, sous la direction d'Isabelle Lortholary, Paris, L'Iconoclaste, 2005, 178p.

De Vilaine, Anne-Marie, Laurence Gavarini et Michèle Le Coadic (dir. publ.), *Maternité en mouvement. Les femmes, la reproduction et les hommes de science*, Montréal, Saint-Martin, 1986, 244p.

De Vilaine, Anne-Marie, « Femmes : une autre culture? », in *Maternité en mouvement. Les femmes, la reproduction et les hommes de science*, sous la dir. de

Anne-Marie De Vilaine, Laurence Gavarini et Michèle Le Coadic, Montréal, Saint-Martin, 1986, 244p.

Dion, Jean, « Ce mot n'existe pas », *Le Devoir*, 14 et 15 avril 2007, p. b-2.

Ernaux, Annie, *La femme gelée*, Paris, Gallimard, 1981, 185p.

Foucault, Michel, *Dits et écrits*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 1994, 854p.

Hémond, Élane, « Bertrand Gervais, Prix d'excellence en recherche 1998 de l'Université du Québec », *Magazine de l'Université du Québec*, février 1999. Disponible à : http://www.uquebec.ca/bap/bap/mag_reseau/mag99_02/tete.htm

Héritier, Françoise, *Masculin/Féminin. La pensée de la différence*, Paris, Odile Jacob, 1996, 332p.

Hotte, Lucie et Linda Cardinal (dir. publ.), *La parole mémorielle des femmes*, Montréal, Remue-ménage, 2002, 200p.

Huston, Nancy, *Journal de la création*, Montréal, Babel, 1990, 353p.

Irigaray, Luce, *Le corps-à-corps avec la mère*, Paris, Édition de la pleine lune, coll. « Conférence et entretiens », 1981, 89p.

Jackson, John E., *Essai sur la modernité*, Paris, José Corti, coll. « En lisant en écrivant », 1998, 181p.

Jacob, Suzanne, *La bulle d'encre*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal compact », 2001, 148p.

Jardine, Alice A., *Gynésis, Configuration de la femme et de la modernité*, trad. de l'anglais par Patricia Baudoin, Paris, PUF, coll. « Perspectives critiques », 1991, 329p.

Knibiehler, Yvonne, *Histoire des mères et de la maternité en Occident*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je? », 2000, 127p.

Knibiehler, Yvonne (dir. publ.), *Maternité, affaire privée, affaire publique*, Paris, Bayard, 2001, 270p.

Knibiehler, Yvonne, « Un nouveau rapport entre féminité et maternité », in *Maternité, affaire privée, affaire publique*, sous la dir. de Yvonne Knibiehler, Paris, Bayard, 2001, 270p.

Kristeva, Julia et Evelyn Grossman (dir. publ.), *Où en est la théorie littéraire?*, Paris, UFR de Lettres, coll. « Textuel », 1999, 228p.

Lamy, Suzanne, *D'elles*, Montréal, L'hexagone, 1979, 110p.

Leclerc, Annie, *Parole de femmes*, Paris, Grasset, 1974, 196p.

Lanoë, Marie-Élisabeth, « Le Père-Propriétaire et la Mère-Majuscule », in *Maternité en mouvement. Les femmes, la reproduction et les hommes de science*, sous la dir. de Anne-Marie De Vilaine, Laurence Gavarini et Michèle Le Coadic, Montréal, Saint-Martin, 1986, 244p.

Le Coadic, Michèle, « L'Enfant et/ou le Travail Enfanter et/ou Créer : Refusons la schizophrénie! », in *Maternité en mouvement. Les femmes, la reproduction et les hommes de science*, sous la dir. de Anne-Marie De Vilaine, Laurence Gavarini et Michèle Le Coadic, Montréal, Saint-Martin, 1986, 244p.

Lejeune, Claire, *Le livre de la sœur*, Montréal, L'Hexagone, coll. « Essai », 1987, 145p.

Lejeune, Claire, « L'écriture et l'arbre du milieu », in *Les Cahiers du Grif : Le langage des femmes*, Bruxelles, Complexe, 1992, 157p.

Mensah, Maria Nengeh et Mélina Bernier, *Repérage et mise en commun des savoirs sur la 3^e vague du féminisme*, Document de travail déposé à l'Assemblée générale annuelle de l'Institut de recherche et d'études féministes de l'UQAM, juin 2005.

Mensah, Maria Nengeh, *Dialogues sur la 3^e vague du féminisme*, Montréal, Remue-ménage, 2005, 247p.

Michaud, Ginette, *Lire le fragment*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. « Brèches », 1989, 321p.

Olsen, Tillie, *Silences*, New York, Delta, 1989, 300p.

Ouellette-Michalska, Madeleine, *L'échappée des discours de l'œil*, Louiseville, Nouvelle optique, 1981, 327p.

Ouellette-Michalska, Madeleine, *La maison Trestler*, Montréal, Québec/Amérique, 1984, 299p.

Painchaud, Jeanne, *Le tour du sein*, Montréal, Tryptique, 1992, 91p.

Perrot, Michelle, *Une histoire des femmes est-elle possible?*, Paris, Rivages, 1984, 227p.

Quignard, Pascal, *Une gêne technique à l'égard des fragments*, Montpellier, Fata Morgana, 1986, 71p.

Rand, Nicolas, *Quelle psychanalyse pour demain? Voies ouvertes par Nicolas Abraham et Maria Torok*, Saint-Agne, Éres, coll. « Transition », 2001, 166p.

Rich, Adrienne, *Naître d'une femme*, trad. de l'anglais par Jeanne Faure-Cousin, Paris, Denoël/Gonthier, 1980, 825p.

Rilke, Rainer Maria, *Lettres à un jeune poète*, Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 1993, 179p.

Rouch, Hélène, « Le placenta comme tiers », *Langages*, no 85, mars 1987, p. 71-79.

Roy, Gabrielle, *La route d'Altamont*, Montréal, Stanké, coll. « Québec 10/10 », (1966), 1985, 267p.

Saint-Martin, Lori, *Contre-voix*, Québec, Nuit Blanche, coll. « Essais critiques », 1997, 294p.

Saint-Martin, Lori, *Le nom de la mère. Mère, filles et écriture dans la littérature québécoise au féminin*, Québec, Nota bene, coll. « Essais critiques », 1999, 331p.

Samoyault, Tiphaine, « L'hybride et l'hétérogène », in *L'Art et l'hybride*, Paris, Presses universitaires de Vincennes, coll. « Esthétiques Hors cadre », 2001, 211p.

Savard, Félix-Antoine, *Menaud, maître-draveur*, Saint-Laurent, Bibliothèque Québécoise, 1992, 165p.

Smart, Patricia, *Écrire dans la maison du père*, Montréal, Québec/Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 1990, 347p.

Surjus, Hélène, *Roland Barthes et la scène de l'écriture : vers le fragment*, Talence, Université de Bordeaux III, 1993, 135p.

Susini-Anastopoulos, Françoise, *L'écriture fragmentaire, définition et enjeux*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Écriture », 1997, 275p.

Théoret, France, *Nous parlerons comme on écrit*, Montréal, Les Herbes Rouges, coll. « Lecture en véloipède », 1982, 174p.

Turcotte, Élise, *Le bruit des choses vivantes*, Montréal, Léméac, 1991, 227p.

Valensi, Jacqueline, « Le pouvoir médical et les femmes », in *Maternité en mouvement. Les femmes, la re/production et les hommes de science*, sous la dir. de Anne-Marie De Vilaine, Laurence Gavarini et Michèle Le Coadic, Montréal, Saint-Martin, 1986, 244p.

Woolf, Virginia, *Une chambre à soi*, trad. de l'anglais par Clara Malraux, Paris, Denoël, coll. « Empreinte », (1929), 1992, 171p.

Yaguello, Marina, *Les mots et les femmes*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 1982, 257p.

Yourcenar, Marguerite, *Anna, soror...*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1981, 114p.

Whitfield, Agnès et Jacques Cotnam (dir. publ.), *La nouvelle : écriture(s) et lecture(s)*, Montréal, XYZ, 1993, 226p.